3e ANNÉE. No 34 1er OCTOBRE 1911

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET CIE, ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS.

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,

JEAN SCHLUMBERGER.

Secrétaire : PIERRE DE LANUX.

Adresser correspondance et manuscrits

78, RUE D'ASSAS, 78

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

31, rue Bonaparte

Abonnement d'un an :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg: 15 frs.,
Étranger 18 frs.

Pour les membres du corps enseignant : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

POÈMES

(2e partie)

MAGNA EST VERITAS

Petite baie,
Spectacle de vie tumultueuse et de grand repos,
Où deux fois le jour, sans propos,
L'Océan, avant qu'il ne reflue, s'épanouit,
Sous les hautes falaises et loin de la ville énorme
C'est ici que je m'asseois.
Le monde ira sans moi et je ne crains pas qu'il faille ;
Le mensonge, quand toute son œuvre est faite, pourrira :
La Vérité est grande et elle prévaudra ;
Que les gens se soucient, ou non, qu'elle prévaille.

LEGEM TUAM DILEXI

(Fragment)

L' « Infini » ! Mot horrible ! qui jure
Avec la vie et les braves allures
Du pouvoir et de la joie et de l'amour :
Interdit par les sages païens eux-mêmes pour
Epithète de la Déité,
Dont le nom sur les autels populaires était
« L'Inconnu ».
Parce que, soit avant qu'Il se fût révélé en tant qu'Un
Confiné en Trois,
Le peuple craignait qu'Il ne pût conster
En tant que l' « Infinité »,
Ce guerdon que les diables ont désiré !
Et Dieu pour leur confusion par moquerie
Dit oui,
Mais sa compassion cependant leur consentit
Les rivages de la douleur afin qu'ils y trouvassent répit.
Et ce n'est pas l'enfer seul où s'irrite
L'esprit qui bout contre sa limite.
Sans la compulsion d'une forte grâce,
La pierre même du sentier
Ferait explosion d'emblée
Pour remplir l'affreuse immensité de l'espace.
Cette fureur

A une douce croissance deux fois pliée dans la feuille et dans la fleur
Proteste et brûle de projeter son essence
Au delà de l'existence.
La même
Séditieuse flamme sur soi-même
Rejetée, d'une force redoublée
Se tortille contre sa propre définition,
Et c'est le ver.
Et l'homme juste sur lui-même avère
Les limites de Dieu, entre lesquelles est la joie,
La liberté et le droit.
Et il est bien Sa ressemblance, qui
A toute heure, jour et nuit,
Construit
De nouveaux boulevards contre l'Infini.
Car ah, qui peut bien exprimer
Combien plein de limites et de quelle simplicité
Est Dieu,
Combien étroit Il est
Et combien les vastes champs ouverts du possible par Son pied
Sont seulement foulés
Par le plus court chemin
Jusques à Son foyer, le cœur humain !
Et toute Son industrie
Celle du petit enfant qui à sa mère chérie
Redemande sa petite chanson si jolie !
Quelles sont les nouvelles de la Nuit ?

Fer et sel, chaleur, poids, lumière, les voici,
En toute étoile que recense l'astronome
Et tout cela en somme
C'est l'homme,
Aimé de Dieu, Dont les pensées
Sont comme de lui seul occupées,
Qui courtise sa volonté
Pour l'unir en mariage à la Sienne, et Qui distille
A l'empan de cette goutte
L'*atlas* de tous les champs de roses de tout l'amour !

COVENTRY PATMORE

(Traduction par O. W. K.)

EROS ET PSYCHÉ

" Amour, j'ai entendu tant de fois ton nom !
Ah ! ma face trois fois, mon sein, se sont émus à la chaleur d'ailes soudaines,
Plumes sans son par l'air ténu menant leur battement solitaire.
Longtemps me suis-je pensée pour trouver quels charmes et quels offices,
Pourraient t'attraire, bienheureux oiseau, entre mes bras.
Et je fis des lacs, mais non point du fil qu'il fallait.
Jusqu'à ce que d'une déconvenue indéfinie
Prenant effroi, cette nuit,
J'ai voulu ne plus rien faire que de rester toute coite sans bouger,
Engageant, pour si tôt que tu serais dans le cadre de ma fenêtre, ma foi
A ta volonté inconnue.
A faute, pensais-je, de filets,
Peut-être, comme un petit oiseau, qu'on peut le prendre avec du sel.
Et tout-à-coup —
Ah comme tu m'as saisie ! — c'est toi ! "

" O Mortelle, par finesse d'Immortels menée,

Qui vous apprit comment amorcer pour les Dieux votre lit ? Ah, Psyché,
Ainsi vous n'aviez idée aucunement
Que mon désir n'était que de me faire prendre ?
Folle, ce n'était point vous, mais moi
Qui faisais cette cour si passionnément.
Et pour votre beauté, non sans blessures, j'ai combattu
Avec Hadès, avant que chez vous j'eusse une pensée seule à moi. "

" O mon céleste Amant, bien sûr,
Ceci, est-ce ta bouche qui presse mon front,
Sont-ce tes bras qui s'attachent autour de ma poitrine,
Là où s'unissent deux cœurs par leur union mieux distincts ?
Par toi et par ma ceinture virginale effleurés
Quels sombres, vastes espaces de vie tout-à-coup
Brillent, comme des rayons de lune
Sur une mer qu'un rêve délectable agite ?
Ah, ne fais point le mouvement de partir !
Baise-moi, qui suis ta Femme et ta Vierge, encore !
O Amour qui comme une rose ombrages
Mon cœur dans une plantureuse tranquillité,
Embrasse-moi encore et tiens-moi bien tout autour de mon cœur,

Jusque je sois toute pleine
De toi, comme la coque l'est de son papillon !
— Mais comment me guider et cueillir
Un bien si pur sans profane délectation ?
Comment savoir si mon
Amour est bien ce qu'il me semble ?
Donne-moi un signe
Que dans la picéenne nuit
Vient à ma couche un immortel Epoux,
Et non point un démon sous d'heureuses touffes
Cachant les gouffres de l'Enfer,
De palmes et d'asphodèles ".

" Celui-ci :
Sous votre sein, ma mortelle Aimante,
Immortelle par mon baiser, sens-tu
L'élancement de cette peine exquise ?
Un démon, ma Psyché, vient avec une joie stérile.
Mais les embrassements jamais d'un Dieu ne sont en vain. "

" Je contiens
Une vie qui n'est point la mienne en ma zône dorée !
Mais comment
S'est-il fait une chose moins incommode
De te passer ta règle difficile,

Que pour l'Epousée de vêtir sa robe de nous ?
Où tu le veux emportée sur tes ailes tempêtueuses,
Ce n'est plus là servir ! Mais oh,
Puis-je donc endurer cette
Flamme et vivre,
Pour cela qui fait que tu m'aimes, bien pure ? "

" Blâme le Dieu lui-même
Si tout, autour de lui, éclate en flammes inextinguibles.
Sachez, ma bien aimée,
Que votre beauté sans tache n'a point sa comparaison dans la neige,
Mais dans l'intégrité du feu !
Quoique vous soyez, douce Amie, je le veux pour moi.
Un triste Dieu vraiment,
Qui se contenterait à moins que tous les Royaumes
De l'Amour en leur puissance qui sont trois ! "

" J'ai grande admiration
Que toi, le plus grand des Pouvoirs supérieurs,
Me visites avec cette amour excessive !
Qu'est ceci
Moi, néant, un Dieu me fait nécessaire à sa joie
Et humblement attend la faveur de mon baiser.
Ah, toutes les légions de tes serviteurs

Désirent pénétrer ce mystère. "

" Contentez-vous d'admirer ce mystère avec elles, ma chère,
Et laissez votre folle petite tête en repos
Sur ma poitrine familière.
Si le grand Roi, laissant son trône sourcilleux,
Courtisait une petite bohémienne sous sa haie,
Dont quelques charmes sauvageons d'elle ignorés décèlent
La lointaine lignée souveraine,
Quelque défaut d'elle-même en étrange manière
Qui promît à sa généreuse plénitude une exquise louange,
Et s'il commandait aux dames les plus altières de la Cour
De lui ôter ses guenilles et de la purifier pour le milieu de son lit,
Afin que, seul avec elle, il oubliât
Son Empire, dans la liberté de sa complaisance ;
Que ferait-il si elle était assez sotte,
Toute bayante et tremblante au conspect de sa grandeur,
Que d'oublier, avec la suprême égalité de l'amour,
L'amant si simple qui, pour salaire de toute bénédiction,
Demande, eh quoi ! ce rien même qu'elle est, (source d'ivresse !) avec

Toute licence de se jouer avec elle à cœur-joie?
Si le tuyau de la flûte, tout rempli du souffle de l'amour
Se mettait à crier : " O mon Dieu,
Je suis trop vil pour une note si douce ! "
Le Roi ne pourrait-il dûment alléguer
L'infirmation du sacrement marital
Et renvoyer à sa haie la pauvre Gipsy ? "

" O joie trop grande ! ô toucher du feu subtil !
O chaos de bonheur ! ô désir imperturbable
Qui des fonts de l'esprit s'impartit à la cervelle et au sang !
Je n'appellerai point mal, puis qu'il est tien, ce qui est bon,
Ni le meilleur, ce qui n'est point le meilleur quand il s'en faut d'un degré ou deux.
Mais mon cœur ignorant bronche et s'étonne,
Et m'accuse, bien que je sois sans faute.
La mouche dans du miel,
Comment faire pour qu'elle trouve usage de ses yeux, que dire de ses ailes ?
Ton exigence est amère !
Demeure comme une touffe de myrrhe entre mes seins.
Quelque grande, quelque poignante pénitence !
Que la souffrance me sauve de mourir de bonheur ! "

« Paix !
L'habitude, bientôt, qui tue la joie,
Vous fera soupirer pour la mort qui tue l'habitude.
Etreignez bien de vos mains enfantines mon cœur !
C'est dans une telle captivité et non autre
Que les cieux incompréhensibles se connaissent.
Et restez ainsi toute tranquille
Jusqu'à ce que l'Aube menaçant de publier
Ma gloire, que vous ne sauriez supporter,
Me force à partir.
Prenez votre bonheur en patience,
Depuis que celui qui est à venir ne vous consume tout-à-fait.
Car ce ne sont ici que vos fiançailles
Plus intimes et plus opulentes
Qui ne sont aucunes noces mortelles
Mais vos noces à vous vous attendent. »

« En tout je veux t'obéir.
Et ainsi je sais que tout est bien.
S'il faut me rouler dans la neige
La joie de mon corps même ne fera que s'en accroître.
Le plaisir de te plaire est plus que le plaisir.
Tu m'as conquise, fais ce que tu veux, je suis à toi,
Sur ton cœur, sous tes pieds, battue ou caressée!

Enfonce dans mon cœur le fer jusqu'à la garde !
Invente ce qui sans toi serait doux jusqu'à être pervers !
Oui, que le démon même
Me traîne par les fondrières de la faute !
Le bien que j'ai, que toute la Terre contre lui
Se combine avec le Ciel et l'Enfer !
Cette touche qui te fit mieux, qui la peut annuler ?
Ah ne dis point encore adieu ! "
" Voici la note du merle, glas de la Nuit !
Envisage la pénitence que tu braves ".

" Maudite quand elle est là, l'amère chose que nous avons demandée !
Tu me laisses ainsi, telle qu'une lune à l'aurore,
Un petit monde vacant, par l'air, tout seul.
C'est bien. Fais ce que tu veux.
Quand la nuit vient, mes ténèbres seront satisfaites,
Comme la coupe, que l'enfant dans le sable enfonce,
S'emplit et devient portion de la mer.
Va où tu veux ! Va-t-en, reviens ! Divin Amant,
Je sais fort bien que tu es tout à moi avec jalousie.
Ce baiser-ci
Est un secret où aucun autre n'a part.

Mais je sais aussi
Que la vie toute est féminine pour toi
Epousée dans le moment avec des délices énormes !
Et bien que je ne sois rien qu'une
Capacité de te recevoir, qui n'est plus vide,
C'est toute chose pour moi d'être sûre que nulle part
Tu ne trouveras pour ton Elue une autre qui soit la même tout-à-fait.
Plumes inquiètes, mes bras ne vous font plus violence. Adieu.
Pendant que tu ne seras point là, je scruterai la monotone prairie,
Pour joncher notre couche des lys des bonnes œuvres.
Et s'il te plaît de revenir ce soir, mon amour,
Un doigt sur ma croisée la fera ouvrir toute grande !
Adieu, adieu !
Que mon ennuyeuse journée du moins
Soit sonore de ton los rémémoré. "

" Amères, douce amie, rares, voilées
Soient toutes vos paroles de moi.
Salutairement amères, fort douces,
Rares, pour qu'il n'en soit aucune indiscrète,
Et voilées, (afin que nul ne voie.)

Coventry Patmore.
(Traduction de Paul Claudel)

COVENTRY PATMORE

(Fin)

Avec la mort de sa première femme, toute une période de la vie de Coventry Patmore se terminait. Une maladresse bien intentionnée de Tennyson mit fin à leur amitié : sans consulter Patmore, Tennyson demanda pour lui un secours d'argent au Literary Fund ; un malentendu, le deuil, une lettre égarée firent le reste. Ils ne se revirent plus. A partir de 1862 aussi une amitié nouvelle formée par D. G. Rossetti empêcha Patmore de le fréquenter.

Cependant la quatrième et dernière partie de *L'Ange dans la Maison*, *The Victories of Love*, écrite avant la mort d'Emily, avait paru dans le *MacMillan Magazine* (C. P. reçut cent livres sterling), et fut publiée en 1863.[1] Ainsi Patmore, à quarante ans, achevait son premier grand poème.

Mais sa santé avait été atteinte par la maladie et la mort de sa femme (Patmore eut toujours la poitrine faible). A la fin de 1863, il obtint de ses chefs du British Museum un congé (à prolonger) de trois mois ; et, laissant ses enfants dans des collèges et des écoles, partit en février pour Rome, où il arriva, dans les premiers jours de mars, descendant à l'hôtel de la Minerve.[2]

[1] La même année Woolner publia un poème sur le même sujet : *My beautiful Lady*.

[2] Lettres à Mrs Jackson, publiées par Basil Champneys.

L'événement capital de sa vie allait avoir Rome pour théâtre : je veux dire, la conversion de Coventry Patmore au catholicisme.

C'est ici qu'il faut consulter cette Autobiographie, écrite, vers 1888, à la prière de sa troisième femme et du Père Gerard Hopkins, S. J. — Patmore cherche à y démontrer que, sans le savoir lui-même, sa pensée se dirigeait de plus en plus dans le sens de la doctrine chrétienne telle que l'église catholique romaine l'enseigne. Il se félicite d'avoir eu, à vingt-quatre ans, les devoirs d'une fonction publique à remplir, et les charges d'une famille à supporter : " J'avais six heures de travail par jour au Musée, et, pour porter mon revenu au chiffre nécessaire, j'étais obligé d'écrire encore pendant deux ou trois heures chaque soir pour les revues. Cela garda mon esprit, comme ma femme garda mon cœur, de ces excès successifs que j'ai décrits, et dès lors je fis, avec moins de hâte, plus de progrès."

Il lut beaucoup d'ouvrages de théologie. Plus tard, il s'aperçut que ses préférences allaient toujours aux ouvrages les plus catholiques. Il en vint même à penser, lorsqu'il se fut convaincu de la parfaite orthodoxie de *The Angel in the House* — quelque temps après sa conversion, il crut devoir détruire cette œuvre de son passé protestant, et brûla tous les exemplaires qu'il put trouver, rachetant à l'éditeur les invendus — il en vint à penser qu'il avait été, dès le premier éveil de la foi, catholique de doctrine et de cœur, sinon de fait.

La seule puissance qui l'avait retenu jusque là dans le Protestantisme, c'était son amour pour sa femme : " Je crois que, à partir de ma trente-cinquième année, ce qui

surtout me retint, ce fut la répugnance invincible qu'avait ma femme pour la foi dont je m'approchais par degrés. Son jugement naturel était si droit et sa bonté si parfaite, que son opposition était par elle-même un très puissant argument. Elle avait été, dès le berceau, terrifiée par le hideux fantôme que le Puritanisme évoque dès qu'il est question de la religion catholique. Je voyais bien clairement qu'une créature aussi simplement et humblement bonne et qui aimait Dieu avec tant de sincérité, ne courait nul danger de perdre son âme par son incapacité à discerner ce que je croyais déjà, avec presque de la certitude, être la vérité... Pendant la longue maladie qui l'emporta, on ne pouvait pas aborder ce sujet sans augmenter visiblement ses souffrances, et jusqu'à la fin ce sentiment fut chez elle si fort que, peu de jours avant sa mort, elle me dit avec larmes : " Quand je ne serai " plus là, ils (les Catholiques) vous prendront, et alors je " ne vous reverrai jamais plus."

Deux amis de la maison, deux convertis, Aubrey de Vere et Manning, avaient souvent plaidé pour Rome contre Emily Patmore, et en présence de Coventry. Mais il ne faudrait pas croire que cela eût contribué à entraîner le poëte vers une conversion. Au contraire.

On ne démontre pas la vérité ou la fausseté du catholicisme comme on fait la preuve d'une opération, en mathématiques. Il est bien rare qu'une conversion soit le résultat d'un raisonnement. Elle est plutôt l'éclosion d'un sentiment profond, d'un état d'esprit revenant fréquemment et enfin envahissant l'âme par degrés.

" Pendant plusieurs mois après sa mort, je me sentis élevé, pour ainsi dire, dans une plus haute sphère spiri-

tuelle, et en possession de facultés morales que j'avais toujours recherchées, mais que je n'avais jamais obtenues pour longtemps. Autant que je pouvais m'en rendre compte, Dieu m'avait soudain conféré, avec la paix, cette crainte et cet amour pour Lui, et cette entière soumission à Sa volonté pour lesquels j'avais si longtemps prié en vain. Et l'argument touchant mon changement de religion, que jusqu'alors j'avais tiré de l'état d'esprit de ma femme, je le tirai maintenant de mon propre état d'esprit : arrivant à cette conclusion, qu'une telle croyance ne pouvait être fausse, qui portait de si bons fruits."

Mais ce que Patmore ne nous explique pas, dans cette autobiographie, c'est le pourquoi de cette tendance catholique qui le mena au seuil de la conversion. Or, dès qu'on touche à cela, on touche à tout l'œuvre de Patmore. *Patmore a été conduit au christianisme par l'instinct sexuel.* Le mystère de l'amour humain, ce qui entraîne les époux l'un vers l'autre, a été pour lui la révélation et l'explication du mystère de l'amour divin, ce qu'il appelle : "the more esoteric doctrine of the Catholic Faith ": l'âme de chaque homme est à Jésus ce qu'est la fiancée au fiancé. Ce que l'homme aime dans la femme, c'est son âme à lui, son âme dont le désir ne s'assouvira que sur le sein du Fiancé, la mort ayant effacé l'apparence du monde. Mais déjà dans cette vie le Fiancé envoie à la fiancée des signes de son amour : la Grâce. Il la courtise dans l'ombre, en secret, et ne veut pas être vu d'elle. Et ainsi s'explique le mythe d'Eros et de Psyché. Patmore disait volontiers que la beauté des mythes païens leur vient de ce qu'ils peuvent presque tous recevoir une explication chrétienne.

Mais cette doctrine de l'Eglise catholique n'est pas aussi " ésotérique " que Patmore semble le croire. N'avons-nous pas assez entendu les libre-penseurs, en France, reprocher aux prêtres de corrompre les enfants, parce que les livres de piété catholique expriment l'amour divin avec les mots de l'amour humain ? Le propre de l'incroyance, justement, c'est de voir une contradiction entre ces deux choses ; entre le corps et l'esprit, comme si l'un et l'autre n'étaient pas l'œuvre du même créateur. Le mot de Mariage paraît indécent aux Femmes Savantes. Les matérialistes croient nous avoir désillusionnés quand ils nous ont montré l'origine matérielle d'un sentiment. Jules Laforgue dit : " l'amour maternel, amour tout d'albumine," et croit avoir dit quelque chose de très fort contre l'amour maternel. Il oublie que l'albumine et l'amour maternel ont la même origine. Pourquoi trouver le corps et ce qui est lié au corps des objets de scandale, alors que la vie, avec toutes ses possibilités, est contenue dans une goutte d'eau tiède ? alors que Dieu, quand il s'est donné pour le salut du monde, est venu parmi nous, comme nous, dans les ordures de l'accouchement ? Ce mépris — en réalité, cette *peur* — du corps et de la matière, sentiment exclusivement " classe-moyenne ", l'aristocrate, Patmore, ne l'a jamais éprouvé. Et c'est là le secret, en même temps, de sa poésie et de sa conversion.

Mais jusqu'au dernier moment, il hésita. D'abord, il eut à surmonter la désillusion que lui donna le spectacle de Rome ; puis, malgré les encouragements de la société catholique anglaise qu'il fréquentait, malgré les soins du P. Cardella, jésuite, qu'il avait pris pour conseiller, quelque chose en lui résistait. Une nuit enfin il comprit que le

seul moyen de vaincre cette résistance, c'était de se convertir au plus tôt. En pleine nuit, il courut trouver le P. Cardella, lui demandant de recevoir, sur-le-champ, son abjuration... Enfin, au printemps de 1864, Patmore rentre à Londres, converti et... fiancé. Il venait préparer ses enfants à recevoir une seconde mère.

Sa fiancée était Mlle Marianne Caroline Byles, fille unique et héritière d'un riche propriétaire de Gloucestershire, et qui avait alors quarante-deux ans (un an de plus que Patmore). Elle s'était convertie en 1853 sous l'influence de Manning qu'elle avait longtemps connu et fréquenté quand il était encore vicaire dans l'église d'Angleterre.[1] En 1864, elle se trouvait à Rome avec une cousine qui lui servait de dame de compagnie. Patmore la rencontra et vit en elle " le pur rayonnement de la sainteté catholique." Il la croyait sans fortune, et, en apprenant qu'elle était au contraire fort riche, il renonça à l'épouser. Des amis s'entremirent, et ils furent mariés, par Manning, le 18 Juillet 1864, à Sainte-Marie-des-Anges, Westmoreland Road, Bayswater. Ils devaient rester seize ans unis.

" Mary " Patmore fut une femme plus effacée encore et plus difficile à connaître qu'Emily Patmore. Elle était si réservée que sa présence jetait toujours une gêne sur les amis et les visiteurs de son mari. Seul, le vieux Bryan Waller Procter (Barry Cornwall) en raison de sa vieillesse et de sa drôlerie, paraît avoir fait quelque progrès dans l'affection de cette femme pieuse et modeste, tout entière dévouée à son mari et aux enfants de son mari (elle ne lui en donna pas).

[1] Manning se convertit en 1851.

La vie de Coventry Patmore était entièrement changée, et par sa conversion et par son mariage. Sa conversion l'éloignait naturellement d'un grand nombre de fréquentations littéraires, et augmentait l'isolement autour de lui. Son mariage le faisait riche. Il put renoncer à son emploi du British Museum. (Il fut mis à la retraite, avec une pension de cent vingt-six livres sterling, le 6 janvier 1866.) Et bientôt il achetait, à Uckfield, Sussex, deux propriétés contiguës, de quatre cents acres, et sur lesquelles étaient bâties deux fermes.

C'est alors qu'il entre dans sa troisième période d'activité créatrice.

Il a publié, en 1886, un petit livre intitulé : " Comment j'ai administré et amélioré ma propriété." On voit quelle énergie il déploya, et comment, chose rare dans l'histoire littéraire, un poëte se révéla soudain homme d'affaires accompli. Il avait toujours aimé et étudié l'architecture, et son premier soin fut de transformer en résidence seigneuriale une de ses deux fermes. Il passa deux ans sur les lieux, par tous les temps, surveillant et conseillant les entrepreneurs, aidant les maçons à bâtir. Le château fut achevé en 1868, et " Buxted Old Lands " devint " Heron's Ghyll."

En véritable aristocrate, Patmore s'adapta sans difficulté à sa nouvelle vie. Il satisfit son goût pour les animaux (chiens et oiseaux), pour la solitude (construction d'un " Ermitage " dans le parc), et pour les longues promenades en voiture. Mais à aucun moment il ne fut entraîné ou submergé par sa nouvelle richesse : au contraire, il y met l'ordre et la règle, et la tient bien en main.

Et c'est durant cette même période (1866-68) que furent composées, très rapidement, les neuf premières odes du livre qui fut appelé dans la suite : *The Unknown Eros.*

Or, pendant qu'une nouvelle vie commençait pour Coventry Patmore, et qu'une nouvelle œuvre, la plus étrange et la plus belle, s'élaborait dans son esprit, l'œuvre de sa vie passée, *L'Ange dans le Maison* connaissait une nouvelle fortune. Elle n'avait plus d'admirateurs parmi les lettrés. Et Swinburne et son école, alors dans toute leur nouveauté et en pleine réaction contre Tennyson, avaient pris l'œuvre et le nom de Patmore pour objets de leurs railleries. Au point de vue littéraire, Coventry Patmore "n'existait plus". Mais *L'Ange* était devenu *populaire* ! et se vendait, en dépit de Swinburne et du silence des critiques. [1] Mais ce n'était pas la gloire ; ce n'était pas le public qui convenait à un si haut poète. C'était un public qui voyait en lui le chantre des joies domestiques, le poète du thé de cinq heures, des tartines de confiture aux fraises, et des jeunes filles comme il faut. Et oui ! il était cela ; mais il y avait tant d'autres choses encore dans *The Angel in the House.* Triste popularité, basée sur une méprise et partagée avec les mille fournisseurs des goûts littéraires de la classe moyenne ! Et puis, il vivait loin de Londres, n'avait presque plus d'amis... Cette éclipse dura quinze ans.

Il est assez rare de voir un écrivain, dont tous les lettrés jugent la carrière finie, produire, dans le silence et le secret, une œuvre toute nouvelle. Coventry Patmore recommençait sa vie de poëte. Les Odes furent écrites

[1] Il s'en vendit 250,000 exemplaires du vivant de C. P.

pour ainsi dire en cachette comme les premiers sonnets d'un collégien, et elles parurent anonymes et hors commerce, comme le livre de début d'un auteur sans prétentions, en avril 1868. Les cent et quelques exemplaires que Patmore envoya à des amis furent reçus très froidement et ne lui valurent aucune réponse encourageante. Et, un soir d'hiver, il brûla les cent exemplaires qui lui restaient.

Il faut surtout voir, dans cet holocauste, plutôt que du dépit une intention très touchante : de toutes ses forces, il aspirait désormais à substituer à sa volonté propre celle de son Dieu ; et nous le voyons constamment étouffer en lui des aspirations et vaincre des répugnances. Les retraites qu'il fit dans des couvents : à Pantasaph, à Pontypool, où il devait changer ses plus chères habitudes, et soumettre ses lectures et ses méditations à un emploi du temps réglé d'avance; ses voyages à Lourdes ; le sacrifice de *The Angel in the House* quand il crut y trouver des traces de protestantisme, le sacrifice plus grand encore de sa *Sponsa Dei*, — il nous faut voir là des *exercices d'obéissance* et de renoncement : renoncement à la gloire mondaine, obéissance jusque dans les plus petites choses.

Mais plus il se détachait et plus il s'élevait, spirituellement, et plus haute montait la flamme de son génie.

A la fin de 1871 il fit un court séjour dans Paris encore ravagé par la guerre civile. En 1874 il loua Heron's Ghyll au duc de Norfolk : le château, constamment agrandi, était devenue d'un entretien trop coûteux. Peu après il vendit toute la propriété au duc de Norfolk, pour vingt-cinq mille livres sterling, réalisant un béné-

fice net de neuf mille livres sterling (250.000 francs).

Entre la vente de Heron's Ghyll et son installation à Hastings en 1875, il passa quelque temps à Londres (Campden Hill) et revit beaucoup de ses anciens amis : Mme Procter, Lord Houghton (Monckton Milnes), Carlyle, Ruskin etc. Ses biographes insistent sur ce point, car la vie retirée menée par Coventry Patmore de 1862 à 1874, et ses opinions politiques qui bientôt vont s'exprimer avec une violence extrême, avaient valu au poëte une réputation de misanthrope et d'homme incapable de conserver un seul ami.

A partir de 1875, il est installé à Hastings, dans " the Milward Mansion, " une grande maison située en pleine ville, mais entourée d'un jardin dont la disposition l'isole et en fait presque une maison de campagne. Et c'est alors que, grâce à Frederick Greenwood, une des rares personnes qui, avec Henry Sidgwick (et bientôt Mme Meynell et M. Edmund Gosse) avaient conservé au poëte leur admiration, à une époque où le nom même de Patmore était ridicule, [1] c'est alors que la nouvelle série des Odes de *L'Eros inconnu* parut devant le public. F. Greenwood, qui était alors directeur de la *Pall Mall Gazette*, invita Coventry Patmore à collaborer à son journal. Du 8 mars 1875 au 25 août 1877, dix Odes furent insérées dans la *Pall Mall Gazette*, et parmi celles-ci : *Peace ; Let be* ; *If I were dead* ; *The Toys* (*Les joujoux*), etc. Elles étaient signées, simplement, C. P. On les remarqua, puisqu'elles paraissaient dans un des grands journaux du soir, et parce que souvent, elles traitaient des sujets d'actualité. Mais on ne chercha pas à savoir qui était

[1] Edmund Gosse. " Coventry Patmore " page 157.

C. P., et il paraît même qu'un petit poëte, dont c'étaient les initiales, se défendit partout d'être l'auteur de ces odes!

Mais qu'importait désormais à Patmore la gloire ou l'obscurité ? A cinquante-trois ans, une nouvelle jeunesse de son génie lui rendait les nuits d'enthousiasme de sa vingtième année. Il n'avait jamais perdu l'habitude de faire de longues promenades nocturnes, et, à Hastings, il passait des heures à marcher le long du rivage, mêlant le son de ses vers au grondement des vagues, exultant, comme un enfant, dans la tempête.

De 1877 à 1878 il prépare et publie une édition de ses œuvres en quatre volumes, et les Odes, sous le titre désormais fixé de : *L'Eros inconnu* (*The Unknown Eros*) paraissent en 1877, et, augmentées, en 1878. Cette même année, il composa, dans le mètre des Odes, *Amelia*, [1] le plus long de ses petits poëmes, et que la plupart des critiques s'accordent à considérer comme son chef-d'œuvre, parce qu'on y retrouve toutes les qualités de *L'Ange* mêlées à la perfection formelle de L'*Eros*.

The Unknown Eros paraissait en même temps qu'une nouvelle édition de L'*Ange*. On ne peut rien imaginer de plus dissemblable que ces deux œuvres ; et la première impression qu'on a, quand on aborde Patmore pour la première fois, c'est l'étonnement qu'un même auteur ait pu écrire deux ouvrages si différents. A la réflexion, on saisit le lien qui les rattache, et l'on cesse de s'étonner.

L'Eros inconnu traite, en vers iambiques libres — *libres* en ce sens que la longueur du vers et la place des rimes ne sont réglées par aucun système fixe, — des mystères

[1] *Amelia* parut, avec une ré-édition de *Tamerton Church Tower*, en 1878.

et des symboles les plus élevés de la religion. Mais cependant chacune de ces odes est essentiellement — dans l'expression et dans le sentiment — *humaine*; et quelques-unes, comme *L'Azalée*, sont uniquement humaines. L'intention de louer Dieu et la Sainte Vierge, dont il avait reçu tant de grâces, est visible dans *L'Eros ;* mais ce n'est pas de la théologie pure et simple. Plutôt, c'est de la doctrine apprise avec amour, et qui guide l'enthousiasme, comme une grande clarté. Rien d'artificiel ; rien de *préparé*. Tout esprit religieux, même s'il s'ignore, se trouve chez lui dans ces poëmes, et dans un air qu'il peut respirer. Sans doute, il lut le *De Partu Virginis* de Sanazzaro et les œuvres de St Thomas d'Aquin ; mais ce fut surtout en vue d'éclairer ses propres sentiments, de " connaître " Dieu, comme le catéchisme nous le commande, et non pas pour introduire toute cette science, plus ou moins bien assimilée, dans des poëmes prémédités. *The Unknown Eros* est le fruit de la vie religieuse de Patmore, et non pas la somme de ses lectures.

Et c'est pour cela que la nature s'exprime si bien dans cette œuvre. Elle n'a jamais mieux été critiquée que par Emily-Honoria, la fille aînée de notre poëte, qui, en 1873, à vingt ans, était entrée, sous le nom de Sœur Marie Christine, au couvent du Saint Enfant Jésus, à St Leonards. [1] Dans une lettre à son père, écrite du couvent, elle dit : " Je pense que les Odes ressemblent beaucoup à l'Ecriture Sainte par leur simplicité, si grande que n'importe qui peut s'imaginer qu'il les comprend, et si profonde que bien peu en réalité les comprennent.

[1] Aujourd'hui Hastings et St Leonards ne forment qu'une seule ville (65000 hab.)

Elles ressemblent aussi à l'Ecriture comme Shakespeare y ressemble : par leur qualité intensément humaine, et en ne disant pas les mots convenus pour exprimer la chose, mais bien la chose elle-même. "

La forme des Odes de *L'Eros inconnu* a été l'objet de discussions qui n'ont d'intérêt que pour les techniciens de la prosodie anglaise. Il est certain que Drummond de Hawthornden et Cowley ont fait, bien avant Patmore, usage de vers d'inégale longueur et de rimes mêlées, dans un même poëme. Edmund Gosse voit une certaine analogie entre les Odes et la lyrique italienne du début de la Renaissance. Basil Champneys voit dans l'*Epithalamium* de Spencer le poëme dont la forme est le plus voisine de la forme des Odes. [1] Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que le poëte ne choisit le mètre des Odes qu'après mûre réflexion, et qu'il est bien approprié aux pensées exprimées.

Ainsi passèrent les cinq premières années du séjour à Hastings, avec des retraites aux couvents du Pays de Galles, des excursions à Rye, Winchelsea, Lewes et Tunbridge Wells ; et deux pélerinages à Lourdes, en compagnie de Mgr Rouse, en 1877 et 1878.

Le 12 avril 1880, Marianne Caroline Patmore mourut subitement.

Après seize ans de vie conjugale heureuse, Coventry songea à employer une partie de la fortune qu'il héritait à bâtir, comme monument commémoratif de sa seconde femme, une grande église à Hastings. (La seule église catholique était à St Leonards). Il entra aussitôt en pour-

[1] Basil Champneys, introduction aux *Poems, by Coventry Patmore*, Bell, 1906, p. 42.

parlers avec la Pieuse Société des Missions. La Société devait acheter le terrain et bâtir à ses frais la crypte et le presbytère, et Coventry Patmore devait fournir l'argent nécessaire pour construire l'église " depuis le sol jusqu'au clocher ". Basil Champneys fut l'architecte choisi par le poëte, et Patmore put espérer qu'il y aurait enfin en " Saint Mary Star of the Sea " une église catholique anglaise " sans trace de mauvais goût ".

A la fin de 1880, Patmore fit don au British Museum des vingt et un tomes de son exemplaire des œuvres complètes de St. Thomas d'Aquin. C'est un des deux seuls exemplaires connus de l'édition princeps (Rome 1570-1571). L'autre exemplaire est à la Bibliothèque Nationale de Paris.

Les dix années que Patmore passe encore à Hastings sont remplies par la composition des toutes dernières Odes, par des événements de famille, un renouveau de gloire, de nouvelles amitiés. Son œuvre de prosateur date de ce temps ; et c'est là aussi que se place la grande déception que lui causa la construction de son église. Après 1880, il est devenu, en peu de temps, un vieillard.

Le poëte du mariage ne pouvait supporter longtemps le veuvage ; l'artiste ne pouvait pas vivre sans une femme près de lui. Et le 13 septembre 1881, à l'Oratory, il fut uni par Mgr. Rouse à Miss Harriet Robson, qui vit encore au moment où cette étude est écrite.

A la fin de cette même année, les deux nouveaux époux allaient à Lourdes. L'année suivante Emily Honoria (Sœur Marie-Christine) mourait d'une pneumonie, à vingt-neuf ans, dans son couvent. En février

1883, Coventry Patmore, âgé de soixante ans, fut père d'un dernier fils. Le mois suivant il perdait le fils préféré de son premier mariage, Henry, né en 1860, qui laissait quelques poëmes, publiés par son père à la suite de l'édition de 1886 (en deux volumes) de ses œuvres poétiques. En 1885, Patmore fit, avec sa fille Bertha, son dernier pélerinage à Lourdes.

L'ami le plus intime, dans ces années, fut Edmund Gosse, et il avait été attiré vers Patmore par son œuvre poëtique. Il alla passer bien des dimanches à Hastings. Voici le portrait qu'il trace du poëte (aet. 58) :

" Mon premier dimanche à Hastings se passa surtout au coin du feu, dans son cabinet de travail. Je le revois, allongé sur son fauteuil, dans sa pose habituelle, les mains jointes, tout le corps atténué et immobile, la merveilleuse tête, seule, remuant vite et brusquement, comme si elle eût tourné sur un pivot, les yeux tour à tour s'assombrissant ou scintillant, les lèvres mobiles reflétant dans toutes leurs courbes chaque nuance de sentiment qui traversait l'esprit du poëte. Il ne changeait cette attitude que pour s'élancer, avec une soudaineté extraordinaire, sur une des cigarettes répandues tout à l'entour comme les feuilles de Vallombrosa [1] ; il l'allumait, puis reprenait sa pose, le corps caché, les ailes fermées. Assis de la sorte, incliné vers le feu, il parlait pendant des heures des choses les plus élevées, de pensées et de passions étrangères aux mortels, redescendant parfois sur la terre avec une plaisanterie excentrique et violente, toujours marquée par un rire fort et craquant qui s'achevait en toux sèche." (Edmund Gosse, *Coventry Patmore*, p. 156)

[1] Allusion aux vers de Milton.

Cependant St. Mary Star of the Sea grandissait. La crypte fut achevée en mars 1882, et le 2 juillet 83 l'église était bâtie. Un peu avant cette dernière date, Patmore avait appris que, pour payer le terrain, la pieuse Société des Missions, au lieu d'hypothéquer ses propres biens de Londres, avaient hypothéqué l'église elle-même, c'est à dire la propriété de Patmore. Si, par exemple, la Sté des Missions n'avait pas pu rembourser l'argent emprunté pour acquérir le terrain et bâtir la crypte, les créanciers auraient pu saisir l'église elle-même et la transformer en salle de concerts ou de danse. Patmore fut justement irrité ; il n'avait voulu signer aucun contrat, s'en rapportant à la parole donnée par le représentant de la Sté des Missions. Dans une lettre insérée dans *The Tablet*, il fit connaître au public catholique anglais les détails de l'affaire. Au reste, il y avait peu de chances pour que les Missions fussent insolvables ; et au fond de toute cette querelle, il n'y eut probablement qu'un malentendu.

Ce qui ne fait pas de doute, c'est la mauvaise foi de certains critiques protestants qui, dans des manuels et des encyclopédies très répandus, transforment cette querelle de *personnes* en une dispute de *principes*, présentant Patmore comme un fils peu soumis de l'église où il était entré. Ainsi, un " libre Anglais ", même tombé assez bas pour se convertir au papisme, montrait malgré tout son caractère indépendant et sa fierté ! Inutile de s'appesantir sur de telles naïvetés, qui font voir une intelligence et une moralité rudimentaires.

Mais ce qui pouvait bien dérouter les critiques protestants, c'est l'*anticléricalisme* de Coventry Patmore catholi-

que. Sans doute il avait approché assez de prêtres pour rencontrer, dans le nombre, quelques vilains personnages, et il avait eu, à Heron's Ghyll et à St Leonards, comme chapelains et comme confesseur, toute une série de grotesques et d'indignes ; enfin, son expérience personnelle l'avait rendu aussi contempteur du clergé séculier qu'il était admirateur du clergé régulier. Mais je crois sentir dans son anticléricalisme, ou du moins dans la façon dont il l'étalait, un peu d'affectation. En disant du mal de son clergé, il voulait édifier les Protestants, en leur prouvant ainsi que le Dogme est au-dessus de tout accident, et qu'une foi véritable ne saurait être ébranlée par le spectacle de l'immoralité des prêtres ; et il voulait aussi taquiner la grande moyenne du public catholique, dont la timidité et l'étroitesse d'esprit lui étaient odieuses. Il savait quelle domination les révérends et les saints des petites chapelles exercent sur les esprits de la classe moyenne protestante, en Angleterre: il opposait le catholique, libre de distinguer l'homme du prêtre, au protestant pour qui les vertus de son vicaire ou de son ministre sont une preuve de la vérité de sa croyance.

Et voici une conversation de Patmore avec un catholique du genre timide :

— Vous avez appris, M. Patmore, que l'église de .... est brûlée ? On ne sait pas comment le feu a pris.

— Je le sais bien.

— Oh ! et comment ?

— Ce sont les prêtres qui l'ont mis pour toucher l'argent de l'assurance.

Et, après un silence gêné, l'hôte revenant à la charge :

— Vous savez que le Père .... vient de mourir ?

— Oui, et j'en suis bien aise.

Il y a aussi un peu de cette affectation dans ceci : un jour il dit à Edmund Gosse en parlant de nos Petits Conteurs du XVIIIe siècle : " Ils ne sont pas aussi polissons qu'on veut bien le dire : leurs idées sur l'amour sont en grande partie catholiques. " C'est pour réagir contre le catholicisme pudibond, peureux des idées et de l'art, presque puritain et presque protestant, qu'il insistait sur ces choses, et sa haine de Manning, comme représentant de l'esprit de " bondieuserie " n'a pas d'autre cause. Et l'on devine quel regard il eut, quand Aubrey de Vere lui demanda de ne pas publier les Odes sur l'Amour et Psyché, comme " pouvant être mal interprétées. "

Toutes ces idées se retrouvent au fond de toute son œuvre en prose, comme un levain. Cette œuvre, c'est de 1884 à 1895 surtout qu'il l'édifia. F. Greenwood, lié à Patmore par certaines opinions communes (sur Gladstone par exemple) mit à sa disposition les journaux qu'il dirigea successivement : la *Pall Mall Gazette* et, à partir de 1884, la *St James Gazette*. C'est dans ce dernier quotidien que, de 1885 à 1891 Patmore exposa copieusement ses idées politiques, son pessimisme absolu en ce qui concernait les événements contemporains ; sa haine de la bourgeoisie et de la pseudo-démocratie ; son mépris parfait du peuple ; sa confiance dans l'aristocratie de naissance, trompée ; sa métaphysique et sa foi. Les articles faisaient de l'effet. Mais le public comprenait-il bien ce que voulait cet énergumène sublime qui, en réalité, écrivait *contre la politique en général* ? [1] (On a des billets

[1] C'est bien le sens des *Odes* politiques, il me semble : *l'esprit du temps* est attaqué.

où Greenwood le suppliait de se mettre un peu plus à la portée de son public).

Quand Greenwood cessa de diriger la *St James Gazette*, il songea à fonder une revue pour lui et ses amis. Patmore aurait voulu faire une polémique à tout casser, et proposa de fonder le *Twopenny Damn* (quelque chose comme : « L'Engueuleur à quatre sous ») mais le projet n'aboutit pas. A partir du 1891 il cessa d'écrire dans les journaux et ne publia plus que deux études : sur Mme Alice Meynell et sur Francis Thompson. De toute sa prose, études et polémiques, il forma trois volumes: *Principle in Art* (1889); *Religio Pœtæ* (1893) et *The Rod, The Root and the Flower* (1895).

La prose de Coventry Patmore demanderait à elle seule une étude. Ce n'est pas du tout de la prose de poëte, comme celle de Verlaine ou comme celle des Mémoires d'Aubrey de Vere. C'est solide et musclé, c'est violent et ça a de la race. Surtout, ne pas croire que Patmore *aboutit à la prose* à travers le vers libre de *L'Eros inconnu.* Sa prose est quelque chose de tout différent ; aussi loin de *L'Ange* et de *l'Eros* qu'on peut l'imaginer : un autre art, avec d'autres lois. Le meilleur de ces ouvrages en prose ne nous est malheureusement pas parvenu. Patmore, sur une réflexion maladroite du Père Hopkins, brûla, en 1887, sa *Sponsa Dei*, petite exposition parfaite, dit Edmund Gosse, de cette doctrine ésotérique de l'Eglise que le poète avait découverte de lui-même, à travers l'amour humain. Mais c'est surtout un morceau de belle prose que nous avons ainsi perdu : le fonds, l'idée, de la *Sponsa Dei*, anime toute l'œuvre de Patmore.

En 1891, la maison de Hastings changea de propriétaire, et bientôt, Patmore dut céder la place au nouveau maître. Il alla s'installer à Lymington, ville de résidence qui relève de la grande banlieue de Southampton, triste métropole. Les Patmore louèrent là une villa sombre, un peu à l'écart, et trop grande, " The Lodge. " Tennyson était alors presque leur voisin. Des amis essayèrent de les rapprocher. Ils s'écrivirent, mais tous deux étaient trop âgés pour renouveler la trop ancienne amitié. Les deux amis de Patmore les plus intimes furent alors Alice Thompson Meynell et Francis Thompson. Alice Thompson avait publié son premier recueil, *Preludes*, en 1875 et Patmore l'avait encouragée. Mais il ne la connut bien qu'en 1892, alors qu'elle avait épousé Wilfrid Meynell. Presque toute la vie quotidienne de Patmore, états d'esprit, rêveries etc, est dans les lettres qu'il écrivit de Lymington à Mme Meynell.

Tennyson mourut en 1892. Patmore ne put assister aux funérailles, sa carte d'invitation lui étant parvenue trop tard.

Il fut bientôt question de remplacer le Lauréat mort. Et pendant que Patmore demandait qu'on nommât une Lauréate en la personne d'Alice Meynell, quelqu'un prononça le nom de Patmore à l'oreille de M. Gladstone. " Coventry Patmore ? il y a longtemps qu'il est mort, " répondit le Grand Vieillard. Il n'avait aucune chance : comme catholique d'abord — et puis il n'était même pas populaire chez les catholiques ! Puis, sa gloire, absolument anormale : d'un côté, *L'Ange dans la Maison*, délices anciennes de la petite bourgeoisie ; de l'autre *L'Eros inconnu*, le livre obscur, mystérieusement adoré par une coterie de

jeunes gens sans autorité. Même l'argument qu'il était vieux (70 ans) et n'occuperait pas longtemps la place, ne prévalut pas.

D'ailleurs, physiquement, il baissait vite. L'énergie et la volonté diminuaient ; une série de bronchites l'affaiblit beaucoup. Il allait encore, chaque matin, lire les journaux aux salon de l' " Angel Hotel." Bientôt il ira en robe de chambre, trop las pour s'habiller. En 1894 M. J. S. Sargent fit son portrait.

Il n'avait pas renoncé à la poésie. On a trouvé dans ses papiers des cahiers bourrés de notes, de fragments de strophes, de vers isolés. Certainement si une nouvelle période de santé et d'énergie était venue, il nous aurait donné ce grand poëme " sur la vie conjugale de la Sainte Vierge et de Saint Joseph " qu'il méditait, toutes ces années ; et, avec lui, on ne peut pas imaginer ce que ç'aurait été.

Une de ses promenades nocturnes lui fut fatale. En novembre 1896, une pneumonie l'emporta en quatre jours. Il mourut le 26 novembre, à quatre heures dix du soir, après avoir reçu, du P. O'Connell, le Saint Viatique. Le 1er décembre, revêtu de sa robe de tertiaire de St. François, il fut enterré dans la partie catholique du cimetière de Lymington. La cloche de l'église anglicane sonnait, et le recteur protestant, debout au seuil de son église, salua la dépouille mortelle du poëte catholique.

Alors que cette étude était presque achevée, j'eus la bonne fortune de rencontrer M. Edmund Gosse, et naturellement nous parlâmes de Coventry Patmore.

Comme je me risquais à lui dire mon opinion : que Patmore est un plus grand poëte que Tennyson, l'éminent critique me reprit vivement :

— Poets are not schoolboys !

Peut-être aurais-je dû dire : " un *meilleur* poëte " ; car en effet il est oiseux de se demander lequel des deux est le plus artiste. Mais je puis affirmer ceci : que, pour ma part, je dois plus à Patmore qu'à Tennyson, en joie, en enseignement moral et en émotions lyriques. Chez Tennyson je sens trop le poëte d'une époque, et pour tout dire d'une classe, d'une classe dont les méthodes d'enseignement, les idées, les aspirations, ont opprimé mon enfance et ont longtemps tenu ma pensée dans un douloureux esclavage. Je sens trop chez Tennyson le poëte de la bourgeoisie ! Je hais son déisme vague, son darwinisne, son chauvinisme, sa croyance insensée au progrès. Je sens en lui le secret mépris du corps et de la matière vaincue. Au contraire, je vois chez Patmore des idées éternelles qui dominent les siècles, qui sont comme le sel qui conserve toutes choses ; l'instinct et la raison humaine harmonieusement équilibrés ; le respect du corps et le sentiment exact de la matière ; une sorte de mathématique morale. Chez Tennyson, je vois une belle Déesse Raison ivre de sa beauté. Chez Patmore, c'est une vertu sereine et militante, quelque chose de cette Paix " *qui dépasse — c'est-à-dire, qui est plus intelligente que,*[1] *— tout entendement.*"

VALERY LARBAUD.

[1] La parenthèse est dans Patmore.

MOMENTS

TOURMENTE

Ces cloches soudain, pour je ne sais quelle messe,
ces reflets et ces échos, à la fin d'un si beau jour,
et cet aboiement de chien, à travers des tentures épaisses,
et ces cris que des enfants, en revenant de l'école,
ont plongés dans la maison par la fente de la porte,
et cette soif de luxure, et ce dégoût pressenti,
et cet immense désir, que pourtant je circonscris,
et ce retrait subit de l'âme, et ce désordre douloureux,
et cette attente sans effet, et ce départ de la lumière
à l'instant calculé et haï,
et ce grand besoin de hasard, où tout ceci ?
Pourquoi la vision d'un chemin étranger,
avec des champs de blé, des arbres, des pas d'hommes ?
Et l'espace, plaie entre moi et ce qui part ?
Ah ! l'heure sonne ! et quelles flammes me traversent !
Et ce triste, si triste séjour,
après les routes ouvertes et les mondes espérés !

L'AUBERGE

Vieillard devant moi, ô mon hôte,
que tu es émouvant et doux !
Le bord de tes yeux est rouge et n'a plus de cils.
Le tremblement de tes mains, c'est de la bonté.
Il y a de l'éternité parmi nous deux.
Qu'importent le village, et l'heure, et mon chemin
et nos noms ? L'auberge où nous sommes n'a pas d'âge.
Je suis ton hôte en Dieu, comme si la servante
avait lavé mes pieds et serré mon manteau.
Je suis entré ici te demander à boire,
ayant vu l'enseigne à la porte et l'écriteau,
mais le vin que tu m'as versé dans ce gros verre,
tu l'as versé en un autre nom que le tien.
Tu n'es pas un marchand, pauvre homme.
Tu attends. Tu as peur de m'avoir mal servi
ou que le verre et le vin ne me plaisent pas,
et tu cherches ce que tu as pu oublier.
Tu n'as rien oublié, pauvre homme.
Tu ne sens donc pas que je suis tout près de toi,
bien plus près que mon corps assis ?
Et mon âme, que j'ai si souvent refusée,
tu ne la vois donc pas de mes yeux dans les tiens ?
Tu n'as peut-être jamais eu
l'âme que tu as aujourd'hui,
parce qu'il n'y avait personne
pour l'accueillir, comme il convient,
dans ce silence fraternel,
plus grand que tous les mots humains,
qui la confronte avec la mienne.
Tu n'as jamais eu autant d'âme.

C'est toi qui dois t'asseoir, car tu viens de si loin.
Tu m'arrives du fond de tes soixante années,
tu m'arrives du fond du temps.
Ce n'est pas moi qui suis entré :
moi, j'étais prêt à ta venue ;
tu ne prévoyais pas la mienne.
Ta naissance est au bout de ce chemin qui monte.
Du carrefour, je vois les arbres qui le bordent ;
je ne veux pas me tourner vers où il descend,
car je regarde le beau pays d'où il vient ;
mais je n'ai pas le temps d'y aller, et je passe...
Il faut partir. C'est l'heure. Elle sonne au clocher,
sans faire s'envoler les pigeons qui sommeillent.
J'ai bu. D'un long regard je comprends ta maison,
les tables, ces rideaux que ta fille broda,
et ces vieux carafons de ton ménage, et même
les portraits, sans les avoir vus, qui sont en haut,
dans la chambre, sur le dessus de la commode.
Je me lève. Je pars. Je ne t'ai point parlé.
Voici les quatre sous, et tu me dis : " Merci.
Merci, Monsieur."
Je ne détourne point la tête.

IMMOBILITÉ

I

Voici que tout ce que j'ai fait est devant moi :
tous mes actes, debout ensemble, à un appel
qui ne vient pas de moi, mais de l'heure et du lieu.
Je les subis. Je suis confronté avec eux
sans remords, sans regret, sans souvenir, sans joie,
mais dans l'unique émoi que crée une présence.
Ils sont comme des pions quand la partie est faite,
définitifs, et si je veux les déplacer,
je sais que mes deux mains n'ont pas à m'obéir ;
et si je veux crier pour mieux me ressaisir,
des mots et des sanglots se pressent à la fois
et bouchent le trou de ma gorge et s'y arrêtent ;
si je veux seulement me lever, je ressens
une étreinte partout égale à mon effort
et qui vêt et qui moule exactement mon corps ;
même si j'étais assez fort pour me débattre,
je serais comme un chien qui déchire un chiffon
et qui part, sans l'avoir détruit, l'écume aux dents.
Voici que tout ce que j'ai fait est devant moi.
Cependant je suis jeune et je ruisselle d'âme...
Si j'avais une pomme ici, je la mordrais,
non point pour la manger, mais pour sentir le jus
sourdre au bord de l'empreinte en rond de ma morsure.

II

Il fera bientôt nuit, et les branches sont nues.
Chaque objet disparaît dans l'âme qu'il diffuse
et qui flotte au-dessus de lui, avec tendresse,

comme l'exhalaison des rivières, le soir.
Bien que tout passe devant moi sans s'arrêter,
je me connais dans la gravité d'une attente,
car je pressens que des passants et des voitures,
et des maisons dont je devine au loin les toits,
un être va surgir pour venir jusqu'à moi.
Je le verrai distinctement sous ma paupière
dans sa direction plus que dans sa figure.
Ma vie est assurée en attendant qu'il vienne.
Je baisse les rideaux sans allumer la lampe ;
je me laisse effacer par l'ombre qui grandit,
pour que l'âme soit seule à subsister ici
et que le corps ne participe que des murs.
J'ai mis la clé à la serrure ; je m'assieds ;
je suis comble. Le temps est une mer étale
où ma vie, en battant, émeut à peine une onde
et devient presque extérieure à la durée.
J'aperçois bien encor des chevaux et des hommes,
mais ils sont sans volume et gris, pour que mes yeux
ne retiennent plus d'eux que la chose qui passe.
Et tout à coup voici l'annonce et je me dresse :
ce bruit de pas sur les cailloux, c'est pour moi seul ;
ils vont sonner dans un instant sur le palier ;
ils s'amortissent au tapis de l'escalier ;
rien n'arrêtera plus leur progrès solennel ;
la clé noue, en tournant, un destin révolu.
Une portion de ma durée est à son terme :
ce qui est arrivé n'importe déjà plus,
car je suis anxieux de ce qui vient de naître.

III

Un soir que tu seras très triste, accoude-toi
au-dessus de la rue et baignes-y ta face.

La rumeur et les voix ne te distrairont pas.
Il suffira pour te troubler d'un de ces rires
qui semblent naître à l'heure et dans le lieu fixés
d'une joie anonyme et rôdant près du sol.
Alors tu verras battre, en jets brusques et courts,
et qui pourtant évoqueront tout ton passé,
de petits souvenirs que tu croyais perdus :
certain chemin où marche un enfant qui fut toi,
un vieux grenier ouvert à la pleine campagne,
un géranium de pourpre à la crête d'un mur,
un visage implacable et qui s'avancera
pour écraser d'un coup vingt ans contre ta face.
Tu penseras aussi à des rues éclairées
où tu passes souvent et qui, cette nuit-là,
t'apparaîtront déjà comme ce qui n'est plus.
Tu oublieras ton âge et tu seras penché.
N'attends pas de pleurer ; referme la fenêtre.
Si, à côté de toi, une femme est assise,
souris-lui et regarde-la jusqu'au désir,
et puis va t'en dans une chambre où tu sois seul.
Fuis le coin où l'on rêve, et le mur où la voix
monte ainsi qu'une onde nerveuse dans la moelle ;
fuis les livres à plat sous la lampe baissée,
la vitre où passe le prestige des voyages,
le lit charnel où tous tes jours viendront finir ;
cherche la place unique où ces charmes s'annulent,
et l'âme d'alentour qu'ébranla ta venue,
poussant tes pas des bourrelets de son remous,
te hissera enfin sur sa plus haute lame
pour t'y laisser en témoignage et en offrande :
alors, joignant les mains sans savoir que tu pries,
n'ayant gardé du corps que la seule stature
avec le monde pour support, tu seras dieu,

et le meilleur de toi, consacré par toi-même,
tu le possèderas entre tes deux mains jointes.

IV

La vie est si pesante à mon âme, ce soir,
l'air si plein de mon deuil et de ma pauvreté,
que je ne songe plus qu'à ce que j'ai quitté,
et que, malgré mes yeux qui savent encor voir,
mes oreilles, entendre, et ma peau, s'amincir
pour me faire moins seul et plus proche du monde,
un silence laiteux me sépare de lui.
Mais voici que d'un coin de la chambre s'avance,
à petits pas claquant dans des sabots légers,
le bruit du temps qui me redevient amical.
Je pressens l'heure en moi comme une délivrance.
Et puis, c'est un rayon du dehors sur mes yeux,
qui me rejoint par dessus l'ombre à d'autres hommes,
et j'adoucis un peu, sans presque le vouloir,
leur travail ou leurs larmes qu'ils croient solitaires.
Silence actif, et qui tends vers ma plénitude,
mon immobilité suffit pour te répandre
jusqu'au fond de la nuit, car je ne veux plus être
qu'une pointe de flamme aux voûtes du sommeil.
Voici les maraîchers passant avec des fruits,
les chaises çà et là qui gardent nos postures,
un objet, au hasard, qui rappelle des mains,
le feu éteint et la cuisine sans servante,
et le souffle, à travers les murs, de ceux qui dorment;
voici les pas tardifs d'un étranger qui rentre
et que j'aime soudain, et me voici moi-même
comme un enfant baigné qui sourit à son corps.

GEORGES CHENNEVIÈRE.

ADDIS-ABEBA

...Depuis deux heures que les *nagadis* s'égosillent et se concertent, deux mulets à peine sont chargés. Dans un coin écarté du jardin, entre la cuisine et un poulailler désaffecté où s'agite un vieil aigle captif, ils sont dix à faire plus de bruit que de besogne, grands gaillards tout enveloppés de cotonnade blanche et qui suent sous le bernous de feutre noir jeté par dessus. Caisses, ballots et cantines sont épars sur le gazon, avec ces cruels bâts de bois qui ont tôt fait de mettre le garrot à vif. Assis sur les colis, mes boys somalis et les soldats de l'escorte, que leur dignité empêche de se mêler à ces travaux subalternes, considèrent d'un œil intéressé le désordre des apprêts et prodiguent les conseils. A l'entour, les bêtes broutent paisiblement, les naseaux enfouis dans l'herbe grasse. Quand j'apparais, on fait mine de se grouiller : mes hommes se lèvent, le maître-nagadi essuie son front ruisselant, un de ses aides, d'un pas délibéré, s'approche du troupeau errant, en détache un mulet qu'il amène en le traînant par la balèvre saisie à pleine main. Chacun s'empresse : en un moment, le bât, la charge sont posés; pour serrer la coupante lanière qui doit maintenir le tout en équilibre, l'un des muletiers ensuite appuie le pied sur le flanc de l'animal et s'arc-boutant, tire des bras, pousse de la jambe. Mais, impatienté, l'*agassaz* proteste et rue,

la charge aussitôt se défait, glisse et tout le monde de crier, y compris mes hommes qui, dans leur joie, s'allongent les uns aux autres de fortes bourrades et d'ailleurs se gardent bien d'intervenir. — Excédé, je tourne les talons...

A 9 heures, pourtant, j'ai la surprise de voir le convoi défiler sagement sous mes fenêtres. Cahin-caha, il suit la longue allée d'arbres, toute bordée de roses, qui de la maison conduit à la route. Eh quoi, on part vraiment ?... Je monte en selle. La matinée est limpide, pleine comme d'une eau, de cette lumière exquise, sans éclat ni scintillement, qui à Addis-Abeba fait de chaque minute du jour l'occasion de la plus naturelle félicité. Les hauts eucalyptus allongent leur ombre sur les pelouses : j'entends dans les branches les milans pousser leur long sifflement doux, cette espèce de trille qui dès l'aube me réveillait. Tout est vif, clair, léger. Parmi les gobéas écarlates, dont les massifs cachent à demi la maison, des sucriers aux ailes étincelantes volètent et luisent. Je ne quitte point sans regret ce jardin délicieux. Un souffle court agite les gros régimes ballants des lataniers au dessus des rosiers où tant de fois, j'ai cueilli, dans la chair tiède des roses, ces hannetons d'émeraude qu'on ne rencontre qu'ici. Le bois d'eucalyptus est là, derrière, obscur, profond ; entre les troncs la prairie se découvre que hantent les chiens errants et les corbeaux à tête blanche qui ont une crête osseuse sur le bec. Quel parfum sous ces ombrages, en Mars, au moment de la floraison, quand les abeilles assaillent les courtes petites fleurs amères !... Déjà, à tout cela j'ai tourné le dos... Mais au seuil de la porte où m'attendent

mes gens, le vieux jardinier arabe m'arrête. De sa main couverte de tatouages bleus, il saisit la bride de mon cheval. Les anneaux de cuivre pendus à ses oreilles, son turban de soie, brillent moins que son grand nez crochu. Il me bénit au nom d'Allah, longuement, cependant qu'agenouillé dans le sable, le portier, vieil Abyssin tout cassé, appuie mon étrier sur son crâne chauve et le baise en invoquant la Trinité, la Vierge et Taklé-Manot. Je franchis la porte enfin. Les mulets sont loin ; ça y est cette fois, me voilà parti...

Sur la route que bordent des haies épaisses, des murs de terre, des bouquets d'eucalyptus, personne ne passe. C'est lendemain de Pâques. Pour célébrer l'Afassega et la fin du carême, depuis deux jours et pour trois jours encore, les Abyssins boivent et godaillent, enfermés chez eux. A la porte des huttes rondes, dont on aperçoit entre les clôtures les échalas mal ajustés et les perruques de chaume, personne, sinon de temps en temps une servante à la longue robe sale, aux cheveux ras, qui vient déposer sur le seuil une jarre vide et disparaît aussitôt. La place du Marché, l'immense Guebbaya, aperçu un instant au tournant de la route, est vide et vaste entre les boutiques closes qui le bordent, ces maisons de bois peintes en bleu, en blanc, en vert, aux balcons avancés, au toit de tôle, où des Indous barbus, à calotte de soie et la chemise passée par dessus le pantalon, vendent tout ce qui peut tenter le tâcheron grec, le nègre du Nil ou l'Ethiopien vaniteux et puéril. Le bâtiment aux cents portes de la Douane est fermé pareillement ; trois mille femmes, l'autre samedi, se pressaient à l'ombre de ses murailles,

babillardes, les cheveux beurrés et montrant, assises devant le carré de cotonnade où s'étale leur marchandise, les plus jolis pieds du monde. Tout est désert aujourd'hui : à peine devant les petites tentes en bonnet de police des vendeurs de sel campés dans un coin, deux ou trois passants désœuvrés et quelques chiens qui rôdent autour de l'arbre des pendaisons, le vieux genévrier géant où cet hiver deux pendus longtemps se sont balancés.

Du reste, pour animer le silence de la rue, mes vingt-six mulets et les cris de leurs conducteurs suffisent amplement. Les bêtes n'ont pas encore repris l'habitude de marcher de conserve : les unes trottinent, les autres s'attardent. Il y en a dont le dos démange déjà sous le bât et qui, pour se soulager, raclent de leur charge les murailles et les clôtures. Les nagadis se multiplient, les kourbaches volent et s'abattent : c'est un fier tumulte. Dans les caisses secouées, cependant j'écoute, anxieux, le brinqueballement sinistre de mon bagage : tout doit être en morceaux là-dedans !... En tête de la caravane, indifférent au vacarme, s'avance un petit esclave noir ; son pantalon troué laisse voir ses mollets un peu maigres ; joli d'ailleurs, des yeux qui rient, les mains fines et les reins bien creusés. Il porte sur l'épaule le long roseau où s'accrochera ce soir la tente de son maître. — Tandis qu'en désordre, nous descendons l'avenue qui mène au Guebbi, un convoi de dromadaires défile en sens inverse, à côté de nous. Pelés, déhanchés et la lippe pendante, ils nous jettent au passage, sans détourner la tête, un morne regard de profil et continuent paisiblement, l'un derrière l'autre attachés, d'un même pas élastique et régulier qui n'ébranle point les colis juchés sur leur dos

montueux. De secs arabes, jambes nues, la face jaune et fourbe, cheminent en silence auprès d'eux et, comme leurs bêtes, narguent de l'œil en passant notre informe cohue.

A droite, en contre-bas, se répand parmi les verdures, cette partie de la ville qui s'est groupée autour du lac d'eau chaude. Les toits ronds des toucoules, de toutes parts, émergent des feuillages, des haies fleuries d'ombelles violettes. Mais pas un bruit ne s'élève, c'est une ville endormie. Le Guebbi, dont nous longeons ensuite la haute enceinte de terre battue, paraît plus désert encore. Ici, pourtant, entre les hangars inachevés, les murailles formant ruelle, les magasins et les appentis, ces bâtiments de tous genres et de tous styles dont l'ensemble disparate constitue la résidence de l'Empereur, c'est tous les jours un va-et-vient incessant, un fourmillement de soldats, de courtisans, d'esclaves. Sur les marches des escaliers, des solliciteurs, des Grecs, attendent patiemment le bon plaisir du ministre auquel ils ont demandé audience. Quelle confusion, quelle presse, sous les portiques et dans les cours, quand passe un chef sur son mulet, au milieu d'une escorte d'hommes pieds nus, trottant, se bousculant, le fusil couché à plat en travers des épaules. Des enfants jouent autour des cuisines, des mendiants rôdent et de vieux prêtres en bonnet blanc, plus avides de la femme qui les accueille que des reliefs dont elle remplit leur manteau. Aujourd'hui, comme ailleurs, la vie ici est suspendue. Les cours intérieures, les ruelles en pente s'étendent au soleil, nues et vacantes. Enhardis par la solitude, des milans sont perchés sur la tôle des toits et, du bec, se lustrent les plumes. — C'est presque une surprise, aussi bien, en passant devant la porte de l'ouest, de découvrir,

accroupis en rond autour d'une mule de selle, tout de blancs vêtus, le fusil ou le bouclier rond aux genoux, une vingtaine de soldats attendant silencieux leur maître attardé quelque part sur la colline impériale. Derrière eux, par la porte ouverte, on aperçoit deux femmes tenant en équilibre sur la tête, du bout de leurs bras nus, ces corbeilles au couvercle pointu qui servent au transport des viandes et posées à terre, se font tables où l'on mange. Au haut de la muraille, cependant, dans une sorte d'alvéole accroché à la paroi à la façon d'un nid d'hirondelle, une vieille démente, dépeignée, assise les coudes aux genoux, nous regarde passer et peut-être ne nous voit pas.

Mais tout, déjà, redevient solitaire. Tournant le dos au Guebbi, nous cheminons entre les haies dont les ombelles violettes se rejoignent au dessus de nos têtes. De tous côtés, nombreuses toucoules qu'ombragent de beaux arbres. Un peu de fumée bleue glisse et fuit sous les couvertures de chaume. L'odeur délicieuse de l'eucalyptus brûlé se répand. Je songe au parfum dont cette ville que je quitte se remplissait au soir tombant quand dans chaque hutte s'allumait un feu de feuillage et de brindilles aromatiques... — Pas une âme dans les enclos ou au seuil des cases. Pourtant, quand nous frôlons les murailles de pisé ou d'échalas, on entend parfois un bruit de voix, le grattement presque insonore de la harpe abyssine. On festoie là-dedans. Certains rires aussi, certains cris énervés de femmes, font comprendre que ce n'est pas de musique seulement qu'est faite la réjouissance. Et puis, peu à peu, l'étroit sentier encaissé, où se heurtaient les mulets, devient plus large. Les toucoules

s'espacent. C'est la limite de la ville. Entre les haies qui s'écartent, un clair horizon plat commence de s'ouvrir, dont, passé la Kabana qui roule son flot sale dans un creux encombré de pierrailles, rien ne nous sépare plus. Il n'est que la plaine désormais devant nous.

Et quelle plaine ! A quinze kilomètres à la ronde, le pays autour d'Addis-Abeba est découvert et nu, sans une colline, sans un bouquet d'arbres qui en rompe la ligne inflexible et monotone. Parfois un court plissement, une ride abrupte où les eaux qui les ont creusés ruissellent à la saison des pluies, mais on ne les aperçoit qu'au moment où ils s'ouvrent sous les pas... Pas même une avare broussaille, un buisson de ronces ou d'épines : tout a été dévasté, déboisé jusqu'aux racines, par un peuple imprévoyant et qui ne sait pas replanter. La route là-dedans n'est qu'une étroite piste battue par le pied nu des paysans qui s'en vont le samedi au marché. La terre est noire. Depuis deux mois, il n'est pas tombé la moindre averse ; le sol apparaît fendillé, craquelé, gercé. Sitôt que les chevaux s'écartent, leurs sabots se prennent dans les crevasses qui cèdent et poudroient. Au moment des récoltes, tout cela n'est que champs d'orge et de pois chiches, profonde et mouvante fourrure de verdure. On n'a jamais fini de rassembler, de fouler la moisson, et sous le poids des gerbes, les petits ânes disparaissent ensevelis et comme ployés. C'est à présent un steppe jaunâtre, tout hérissé d'herbes roides et cassantes, poussant en touffes éparses qui laissent voir un terreau couleur de cendre. Au bord de la piste, de temps en temps, des carcasses de mulets, de chameaux, les unes récentes et que sans doute, la nuit, viennent encore flairer les hyènes, les autres vieilles,

défaites, l'arceau des côtes brisé, les vertèbres dispersées, les os livides, poreux, pareils à de la chaux. Pendant deux heures que nous cheminons là-dedans, nul passant, nul village, pas même une hutte isolée : on aspire à l'ombre flottante que ferait du moins quelque roche, un tronc d'arbre et où se détendrait le regard lassé de clarté, d'espace. Quel admirable horizon, pourtant, autour de nous ! Dans le limpide lointain, à mesure que nous avançons, des cimes, des sommets peu à peu se dessinent et s'arrondissent. Le cône du Zoucouala émerge lentement, indistinct encore, clair et pâle comme une nuée. Devant nous, la masse compacte de l'Errer et son pic dentelé vers quoi nous piquons droit : c'est à son pied que tantôt nous camperons. Derrière, graduellement découvert, un nœud de montagnes abruptes se tasse et se développe. A droite et déjà s'effaçant, le Fouri, gris-perle et la bosse boisée du Wutchacha rapprochent lentement leurs murailles qui d'Addis-Abeba, apparaissaient distantes, largement séparées. Des ombres passent sur leurs flancs. Le ciel spacieux est, en effet, tout encombré d'énormes nuages immobiles, éclatants, dont la base aplatie est comme coupée par le courant de brise qui balaie les couches inférieures de l'atmosphère, mais ne les dépasse pas. Qu'elle s'arrête de souffler, cette brise, et une subite bouffée de chaleur s'élève, suffocante, qui a tôt fait de nous mettre en sueur. Une sorte de frémissement en même temps circule au ras des herbes. Si desséchée que soit cette plaine, tout de même l'âpre soleil en sait tirer encore quelque souterraine et secrète humidité : c'est son évaporation qui fait, au dessus du sol, onduler l'air léger.

Vers 11 heures, traversée de l'Akaki. Sur sa belle coulée abondante et claire, les berges de grès reflètent leur arête nette et bien taillée. Le bleu de l'eau, son glissement rafraîchissent. Longuement, dans le flot, les mulets s'attardent, barbotent avant de boire : certains, la queue tendue, les membres postérieurs écartés, se soulagent. Sur l'autre rive, agenouillée, une femme trempe dans le courant ses bras nus et de vagues chiffons malpropres. Un gros bracelet d'étain luit à son biceps rond. Elle sourit aux gaillardises que mes hommes lui adressent, ne craint pas de répondre. Sa repartie soulève un rire général : le petit esclave noir qui porte toujours sa perche sur l'épaule s'arrête au milieu de la rivière pour pouffer. L'interprète que j'interroge se dérobe pudiquement : " Ce sont des plaisanteries, monsieur ", me dit-il. Parbleu, je m'en doutais et j'en devine la matière, mais j'eusse souhaité une traduction littérale ! En face de nous, la piste monte en pente douce parmi les rochers blancs. La lumière, de toutes parts réflèchie sur ces parois lisses, est merveilleuse, liquide, sans frisson, pareille à celle qu'on voit réfractée dans le viseur d'un kodak. Si transparente qu'elle en paraît fraîche, elle pénètre jusqu'à la gorge comme une liqueur subtile...

Au haut de la côte, la plaine recommence. C'est toujours la même étendue uniforme et jaunâtre, inanimée. Quelques vautours, seulement, planent, suspendus au milieu de l'abîme éclatant du ciel, et que le vent semble pousser de ci de là. Brusquement, un de mes abyssins, s'écarte, pique des deux. A quelque cent mètres de la route, il s'arrête, met pied à terre, se penche, tâte le sol, a l'air de le caresser, de le palper, de le flairer. Puis il

revient au galop, la mine rayonnante. Il a vu, il a touché son champ, il en a pour une heure, ensuite, à en parler... Un amas de blocs rompus, comme délités par le feu du soleil, fait une sorte de butte roussâtre devant nous. La piste y grimpe. Au sommet, il y a un arbre, un gros figuier sauvage, au tronc noueux, stérile, mais qui verse une ombre opaque sur les herbes. Je m'arrête, et dans cette ombre, plonge mes mains, mon visage, comme si c'était une source. Pour mieux me désaltérer, je m'y enfonce enfin tout entier. De là haut, pour la dernière fois, je considère Addis-Abeba : ce n'est plus, aux confins de la plaine pelée et lumineuse, qu'une confuse étendue de verdures noires, une masse serrée et profonde, posée comme une île dans le creux de l'horizon et où l'on devine moins qu'on aperçoit, parmi les eucalyptus, la tache claire de quelques murailles et sur la colline du Guebbi, le petit pavillon blanc où Ménélik achève de mourir. Quelques pas de l'autre côté et derrière les blocs rocheux dont nous dévalons, tout a disparu.

Sans mot dire, un de mes hommes me désigne un bouquet de misérables mimosas isolés, au pied des premiers contrefort de l'Errer qui, rapproché, accru, magnifique, se dresse en face de nous. C'est là qu'à 2 heures, nous faisons halte. L'endroit est dénué, ingrat, mais de l'eau jaillit d'un trou à fleur de terre : en vain, nous en chercherions plus loin ; il faut bien camper ici. Du reste, je suis éreinté et les mulets ne valent guère mieux. Assis sur ma selle, je les voir de loin clopiner, se débander, mal ralliés par les *nagadis* qui traînent la jambe. A mesure qu'ils rejoignent, à côté des chevaux qui broutent, ils s'arrêtent, fourbus, le poil poissé d'écume, la chair faisant

bourrelet au long des lanières trop serrées. En un tournemain, les charges sont défaites, jetées bas. Aussitôt délivrées, les bêtes se roulent dans la poussière, frottent contre les herbes dures les écorchures de leur échine : il faut les chasser, les pousser à coups de kourbache à la source qu'elles ne flairent pas. Mon grand diable de cuisinier somali, étroit et long, aux mollets de coq, déjà a ramassé des broussailles : il allume son feu entre trois pierres qui tantôt soutiendront la marmite. Le toit hissé de ma tente abyssine jette une ombre jusqu'à mes pieds. Sans attendre qu'on l'y ait installé, je me jette sur mon lit de camp, m'allonge tout botté...

Après la sieste et le gros de la chaleur étant tombé, je pars à la découverte, le fusil sous le bras. Tout est aussi muet et inanimé que ce matin. Pas un cri d'oiseau, pas un battement d'aile. Je marche au hasard ; la terre noire et friable s'écrase sous mes semelles, les herbes cassent avec un bruit sec. Rien ne m'attire, rien ne me retient ; ce que je découvrirai à un kilomètre d'ici, je sais d'avance que je le trouverais à la place où je suis, tant ce steppe désert, parcouru d'un coup d'œil, est incapable de surprise. Une profonde tranchée irrégulière, aux murailles à demi éboulées, s'ouvre à peu de distance du campement. J'y descends, quelque temps suis le lit raviné et large qu'a fouillé dans le tuf le ruissellement des pluies. Le silence là-dedans est funèbre ; on n'entend même plus le remuement des herbes que couche la brise. Au fond, des roches roulées, un sable fin et rouge où s'entrecroisent les traces des chacals. En remontant, j'aperçois non loin, posés sur le sol, une bande de gros oiseaux noirs tout

pareils à des oies, mais que l'Abyssin qui m'accompagne déclare n'en pas être. Pour tirer la chose au clair, je leur envoie une charge de 4, puis de 2, sans aucun résultat. Ils font quelques pas, ouvrent leurs grandes ailes aux pennes blanches et s'envolent. Je ne les poursuis pas et continue maussadement. Abattu un pluvier aux pattes roses qui sautillait sur une dune. Je m'arrête alors et par un long détour à travers champs, commence de m'acheminer vers le campement. Le couchant s'allonge dans la plaine. De quelle riche et splendide lumière, le paysage est empli ! Un tendre reflet rose pare la face dressée de l'Errer. Avec quel précis éclat, la clarté oblique du soir se pose sur les flancs ravinés du Zoucouala dont le cône bleu-de-Prusse s'arrondit à l'ouest ! Mais cela ne dure qu'une minute ; sitôt le soleil disparu, ces roses, ces bleus profonds se noient dans l'ombre : l'Errer redevient gris et âpre comme la pierre dont il est fait...

Les feux autour des tentes déjà sont allumés. Roulés dans leurs bernous, les hommes sont accroupis à l'entour et se chauffent sans mot dire, leurs sandales de bois rangées à leur côté. Non loin de la source, les mulets sont rassemblés, chacun est attaché par les pattes à une longue lanière tendue entre deux piquets fichés en terre. L'air fourbu, ils se tiennent debout, immobiles, devant le tas de foin et de pois-chiches que toute la nuit, ils brouteront interminablement. Au pied des arbres, de grosses jarres d'hydromel et de talla, un tampon de paille bouchant leur goulot. Ce soir, il y aura grande beuverie autour des flambées de broussailles et d'herbes sèches dont la brise couche les flammes et rabat sur nous la fumée. A $6\frac{1}{4}$ heures, la nuit est tombée. Il fait presque froid. Je

dîne à l'intérieur de ma tente : le vent fait claquer la toile, le grand mât qui la soutient oscille à chaque rafale. J'entends le bruit de voix des hommes, le grésillement de la graisse qu'ils font fondre, le bruit des mulets qui mâchent. — Un instant, ensuite, je me promène dans l'obscurité. On n'y voit goutte. A chaque pas, je butte aux pierres, m'accroche aux épines. Les flammes des feux éclairent le toit rond de ma tente balancée : le maître-nagadi a planté la sienne un peu plus bas, à côté du tas que forment mes caisses. Une lueur, de temps en temps, suscite dans l'ombre un visage qui mange, le canon d'un fusil, un bras élevant la petite carafe en forme de ballon qui sert de verre aux Abyssins. — Admirable ciel noir par là-dessus, tout clignotant, tout vacillant d'étoiles. Une grosse planète luit, immobile et sévère, parmi tous ces feux agiles...

(*à suivre*) ANDRÉ RUYTERS.

COMMENT ON FAIT UNE SECTION D'INFANTERIE

Trois gratte-papiers en étaient responsables, ainsi qu'un pacifique capitaine aux écritures coiffé d'une calotte de soie. Et tout était sorti d'un bureau en désordre de six mètres de côté, très mal peint, encombré de registres, de cartonniers et de tables souillées.

La veille au soir le département était encore une masse molle et nonchalante : de nombreux individus y vaquaient sans ensemble à des occupations privées. Une multitude de gens cherchaient à y duper leur semblable en leur vendant cher ce qui valait peu ; mais ce peu était obtenu au prix de nombreuses fatigues et d'un effort persistant de prévision. Puis cette même multitude de gens s'en allait acheter cher des plaisirs frelatés : mais ces plaisirs étaient l'objet de longues convoitises, et formaient leurs seules haltes de joie au cours d'une vie peineuse et privée de but.

Des hommes attablés face à face avaient bu des verres de vin rouge.

" Ils joignent leurs paroles et joignent leurs yeux
Et font rire leurs joues, leurs voix et leurs yeux
Par dessus la table
En se racontant de bonnes histoires."

D'autres étaient allés chez des notaires pour des procès, d'autres avaient aligné leurs comptes jusqu'à une heure

avancée ; certains alors avaient ri, certains blanchi en relevant le regard anxieusement par dessus la lampe.

Des voyageurs, ayant absorbé de vieux marcs dans des salles de table d'hôte, étaient partis sur les banquettes des derniers trains, leur serviette de chagrin noir sous leur tête lourde de cauchemars, et les jambes serrées dans le rouleau de leur couverture à franges.

Dans un pays il y avait eu l'assemblée, on s'était saoulé de danse, d'alcool, de chaleur et du contact trop étroit des hanches humaines.

Des femmes, un peu partout, avaient pensé à leur marmot, à leur linge, aux poules qui ont cessé de pondre, d'autres à la paye du mari, d'autres à leur fille partie en condition, d'autres à faire reluire le lendemain la bassine de cuivre bosselée qui se ternit au-dessus de l'âtre.

Un avait eu l'Idée qui fait faire fortune.

Un autre avait erré, le soir tombé, à travers son bazar, avec l'espoir aigu que sa chandelle mettrait, sans qu'il y fût pour rien, le feu à sa boutique rongée d'hypothèques.

Un, quelque part, avait récité de vieux charmes qui évoquent les morts, et attendu dans le tremblement que minuit sorte de son cartel.

Au chef-lieu quelques-uns avaient été à une réunion corporative ; une âme musclée, disposée à la violence et au sacrifice, les avait envahis. De retour chez eux leur nature servile s'était effarée devant les actes commis et les engagements pris.

Un homme triste, qui ne sortait jamais de sa maison, avait forcé la cage de ses habitudes et, sans savoir pourquoi, lui qui possédait une femme et des enfants, il était allé coucher avec une fille ; puis il passait le reste de sa

nuit, assis sur son séant, les yeux cloués à l'obscurité, à se demander ce qui adviendrait de lui au cas où elle l'aurait pourri.

D'autres avaient lu les feuilles et raisonné sur la marche des affaires politiques en songeant à part soi que les saints de glace étaient passés, sans nuire à la vigne, aux fruits des arbres et aux légumes.

Puis le département s'était peu à peu endormi ; quelques consciences, comme des vitres éclairées qu'on aperçoit de loin sur le plateau, avaient veillé plus longtemps. Des plans encore avaient été ourdis par des individus contre le salaire d'autres individus ou contre le repos de la collectivité. Et des fermiers avaient attelé, à la lueur d'une lanterne, dès deux heures de la nuit, pour conduire leurs écus à la foire du lendemain.

Enfin, peu de temps avant l'aube, le rouleau feutré du silence était passé sur le pays.

C'est à ce moment précis que les trains-postes étaient partis de la Capitale de l'Ouest. Les petits cabanes vitrées s'étaient engagées en cahotant sur les lignes secondaires, derrière les deux antennes de feu qui palpent l'espace. D'autres avaient filé sur les grandes directions, accrochées à des express qui coupent l'air, au sortir des tranchées, avec la netteté stridente d'une faucille dans les herbes. Et sur le quai des gares, bronzé par la rosée, les paquets postaux avaient roulé, plus lourds que d'habitude.

Trois gratte-papiers et un officier de recrutement étaient seuls au point de départ. Par leur fait, un mille et demi de cartes doubles non timbrées, rédigées au nom de la République, s'abattirent en ce matin de mai, comme

une fleur de colère, sur un mille et demi de maisons éparses. Et la pâte diffuse du département se trouva, de par leur volonté machinale et cauteleuse, traversée, ce jour-là, d'un mille et demi d'ordres impératifs, semblables à des fils d'acier ; à l'un des bouts ruaient individuellement quinze cents "*vingt-trois jours*" pourpres de colère et sacrant le nom de Dieu ; et un César tranquille à trois mille sept rassemblait à l'autre bout, dans sa main grasse de paperassier, le faisceau de ces obligations souveraines. L'homme libre sentit la première secousse de la coercition.

Depuis ce matin de mai, les jours étaient passés les uns après les autres, épaississant les moissons et gonflant les feuillets des livres de caisse. Chacun d'eux avait entraîné son soin ; les desseins particuliers s'y étaient développés et nourris. Le feu avait détruit le bazar que l'assurance pleine de soupçons n'avait payé qu'à la suite d'un procès. Un gars et une fille s'étaient mariés après l'assemblée et la noce s'était fleurie d'acacia. L'homme triste avait attendu quarante jours, et, s'étant réveillé, le quarante-et-unième, sain, mordait maintenant en secret après la débauche, comme un vagabond plante ses dents dans un quignon de pain volé. Une grève avait éclaté chez les ouvriers du chef-lieu ; les patrons s'étaient divisés dans leur action, les plus acrimonieux avaient dû céder; ils accusaient les plus honnêtes de trahison. Des débiteurs, pliés sous les échéances, s'étaient redressés avec les gains de la bonne saison ; ils riaient en grelottant au souvenir des heures troubles, et respiraient à poumons ouverts l'air du printemps.

Des hommes et des femmes qui s'aimaient assouvissaient

furieusement leur besoin de se détruire eux-mêmes ; les heures de cette destruction marquaient pour eux les seules étapes du temps.

Mais chaque jour qui passait avait resserré d'une saccade les fils d'acier. Le galonné bouffi qui avait installé son bouge au cœur du département regardait, en mâchant des cure-dents, les hommes rappliquer invinciblement vers sa tanière. Le jour approchait où son ordre involontaire disperserait sur les routes, à la chasse des insoumis, le trot sec des gendarmes à cheval. Le calendrier travaillait avec lui.

Puis l'été passa et ce fut la date qui était portée sur les appels. De même que les cartes silencieuses avaient fait, une fois, le trajet au cœur des sacs postaux, de même, en sens inverse, le fil d'acier se tendant à casser, les réservistes sortirent de chez eux et prirent le chemin du chef-lieu.

Ce fut une marée tapageuse qui gagna de station en station, conflua progressivement vers les bifurcations, et se déversa dans le hall de la gare. Il en descendit sur tous les quais, en blouse ou en veste, un foulard quadrillé autour du cou, ou la glotte saillante au-dessus du bouton de la chemise. Des chapeaux melons traversèrent la moisson des canotiers de paille. Des centaines de semelles ferrées roulèrent sur le macadam. Des valises de carton se prirent de travers dans les portières et coupèrent le flot. Les yeux, vagues du vague de l'espace, rongés par la poussière et la boisson, s'agrandissaient avec le soir. Les joues creuses au poil râpeux portaient l'estampille de la trentaine. Les soucis domestiques avaient

cisaillé les fronts. L'habitude des responsabilités, qui frappent de biais où on ne les attend pas, avait arrondi les échines. Les tempes avaient cessé d'être des tempes d'enfants ; et pourtant, sentant qu'on allait faire d'eux quelque chose qui ne dépendait pas d'eux, qui était différent d'eux tous, ce troupeau flottait. Les hommes savouraient avec une sorte de folie ce hiatus entre deux disciplines. Il s'ouvrait pour un instant dans leur vie une sorte de bâillement bienveillant — une heure pure de tout souci, où coulait une joie d'homme primitif. Ainsi l'absence de contrainte naissait de la contrainte.

Mais, sur une injonction rapide, les postes qui gardaient les issues se couronnèrent de baïonnettes : elles surgirent, luisantes et droites, de la foule, en soulevant quelque chose de rigide au bout de leurs pointes ; elles semblaient rallier les volontés contradictoires autour de leur commandement, aigu comme un coup de sifflet. C'était l'armature métallique de l'ordre qui se dressait.

Elle fit peur. La masse des réservistes houla et reflua. Ils souhaitèrent sauver leur joie. D'autant plus ardemment qu'ils savaient que cela n'était pas possible. Trop d'insouciance dans un groupe prouve qu'il n'est pas viable.

Les casquettes blanches sillonnèrent la marée en hurlant des ordres que les employés feignirent, par confraternité, de ne pas entendre. Des cornes signalèrent désespérément aux machinistes l'interruption du trafic ; des drapeaux rouges se déployèrent aux extrémités du hall dont la verrière vibrait comme une peau de tambour.

La foule fit parade de sa discipline spontanée en se pliant tapageusement aux ordres des employés. Des meneurs improvisèrent à grands coups de gueule une espèce

d'ordre martial et sommaire le long des voies. Des express, alignés derrière leurs lourdes compounds, rangèrent au petit pas ce bétail qui s'ouvrait avec bonne humeur. Des faces d'étrangers apparaissaient derrière les carreaux des sleepings, et contemplaient avec stupeur cette image d'un peuple qui avait su imposer une loi au monde. Des sergents rengagés roulaient de ci de là, d'un air faussement cordial ; ils repéraient les fortes têtes à petits coups d'œil. Une vocifération d'émeute déferlait par là-dessus. Il semblait qu'aucune autorité n'arriverait jamais à cristalliser ce chaos.

Mais les sous-officiers n'étaient si bonhommes que parce qu'ils sentaient approcher leur heure. Il faudrait bien que ces sauvages y viennent, comme y étaient venus leurs aînés. Comme y viendraient leurs cadets.

Dans un coin, devant les faisceaux du poste principal, un lieutenant à lorgnon appréciait froidement ce tumulte. Ses deux mains se joignaient sur le pommeau de son sabre. Son teint très basané, sa peau d'un grain sec et une forte paire de moustaches noires aidaient son immobilité à prendre un caractère de résolution tranquille et délibérée. La jugulaire vernie, ourlée d'un double galon d'or accentuait la sculpture du menton : elle brunissait la peau mate. Le front était mangé par la visière abattue sur les sourcils. Les vitres du binocle faisaient paraître plus sombres et plus grands des yeux jaunâtres abrités sous des paupières lourdes. Il regardait par dessus les têtes, et quand un individu attirait son attention, il le fixait d'abord en haut du front, avec une expression indifférente et ennuyée.

Son silence s'imposait en contraste avec l'allure jubilarde du demi-peloton de l'active, rangé au repos en arrière de lui. Les têtes tondues viraient comme des boules sur des cous trapus, oxydés par le plein air. Les oreilles en anses de pots débordaient les képis de drap à-la-classe. Les pouces dans le ceinturon, et roulant d'un pied sur l'autre, ils goguenardaient devant les pékins affolés. C'étaient des paysans aux cuisses courtes, avec des carrures pour le labour, élargies par la capote aux basques retroussées, et des figures déployées d'enfants. Tout en eux tutoyait.

Le chef était droit sur des leggins serrés. Grand pied allongé de marcheur, jambes effilées, épaules tombantes. Le drap de sa vareuse mettait en relief la cambrure de son dos, la pèlerine roulée amplifiait le torse. Cet homme n'était point de là.

Quand il eut jugé que cela avait assez duré, il rejeta le pommeau de son sabre sur l'avant-bras gauche, se tourna vers un gradé et commanda à mi-voix :

« Rompez les faisceaux ! »

Un bruit de harnais et de métal sonna curieusement sur ce quai de gare. Il donna à quelques-uns, qui l'avaient entendu ailleurs, le pincement de la nuque qui accompagne les manœuvres préliminaires aux trois sommations.

Un corps en armes n'a rien à faire dans le tissu lâche d'une foule. Il y entre trop facilement. Il n'a pas de mérite à le trancher. Il sent trop que la régularité de ses formations peut tout sur la puissance et sur l'émotion de l'autre. Si l'autre savait, elle n'en ferait qu'une bouchée. Mais le cœur de la pire ou de la plus belle révolution est

avec la troupe, quand celle-ci développe devant elle ses dispositions automatiques. Car c'est l'harmonie jetée dans le tumulte. Comme une danse grave, réglée, implacable et sourdement meurtrière, que danseraient, entourés du plus solennel des silences, mille hommes animés d'une passion unique. Jamais ballet n'a su atteindre à la beauté virile de l'école de régiment.

La police a le désordre de la foule, elle n'a pas sa grandeur ; elle se moule à sa surface et cogne. Le peuple la hait. La cavalerie porte le désarroi en elle ; les sabots font peur, et ces grands diables allongés de lattes vous regardent de bien haut. Mais qu'un cheval s'abatte ou se cabre, c'en est fait du prestige. Elle épouvante et on s'en moque. Alors l'infanterie vient et prend ses formations rectilignes ; c'est la force contre laquelle rien ne peut ; elle arrive, et dès ce moment elle est l'idéal de l'émeute. L'infanterie n'est pas une puissance composée d'individus avec lesquels on va avoir à faire, face à face, homme contre homme. Sa discipline méthodique en fait un maître qui vaut par la seule présence d'une âme de masse ; elle n'a pas de visage ; elle tient à distance ; ses gestes sont irréparables.

C'est pourquoi il est mauvais d'introduire sans raison une troupe en armes dans le tissu lâche d'une foule. La foule a l'épiderme chatouilleux au maniement des Lebel et aux sonorités trop précises des baïonnettes. Le lieutenant à lorgnon le savait bien. Il eût donné un mois de solde pour être à cent lieues de ce quai.

Le peloton se porta, en fendant la cohue, devant une baie qu'on ouvrit. Les sous-officiers se disposèrent en

arrière, le long du couloir qui menait à la cour, et se mirent à vociférer le numéro de leur compagnie. Comme une caricature grossière d'embauche. La foule, disloquée et lasse, trouva cette issue, et après un flottement, s'y engouffra, tête baissée.

Le peloton avait pris une disposition d'entonnoir. A mi-voix, les gas de l'active flattaient au passage les “ *vingt-trois jours* ” hâves. Le lieutenant, avec un sérieux d'apparence méprisante, faisait la sourde oreille ; il regardait ces hommes plus âgés que lui, qui défilaient devant lui en baissant la voix, en pliant légèrement le dos et en le saluant d'un air gauche et inquiet. Une sorte de sourd désir “ d'en être ”, qui pouvait être une fatigue, perçait chez eux. A peine rangés derrière le sergent de leur compagnie, ils posaient leur valise devant leurs deux pieds joints, et tout à la sécurité d'avoir trouvé un cadre, ils blaguaient la procession ahurie des derniers venus.

Le retour à la caserne fut une corvée cruelle pour l'officier. C'était l'heure paresseuse de l'Ouest où les bureaux et les magasins se vident dans les cafés. Les rues abjectes se transforment en canaux de lumière dorée. La poussière prête au soleil un embu roux qu'il lui restitue en étincellement vaporeux. Les gens ont l'air heureux, ou, pour mieux dire, ils ont un air, — chose qui leur manque tout le reste du temps.

Les fenêtres opposées à l'occident miroitent. Une odeur âcre de foin, de rose et de crottin court au ras des trottoirs. Les verdures épaisses surplombent les vieux murs envahis de ravenelles et de pariétaires, soulignés d'un étroit pavement d'herbe verte. Les hommes se sentent

unis dans la satisfaction commune d'une belle chaleur aérienne et de l'apéritif.

Les toits de tuile creusent de leur ton franc le bleu déjà méridional du ciel. Les vendeuses sortent des bazars en jupes courtes et en blouses de satinette noire. Les commis qui font les cent pas tournent vers elles leurs figures exsangues, par dessus les angles des faux-cols démesurés. Les gandins de préfecture posent négligemment un soulier jaune à semelle débordante sur le marche-pied des autos arrêtées devant les terrasses garnies d'officiers, et tendent leurs mufles mous, mais rasés à l'américaine, vers des femmes environnées de gazes mauves. Les compagnons qui reviennent des chantiers, munis de leur musette blanche, oublient leurs rancunes de salariés en buvant un petit blanc de Loudun. Un jacassement confus traverse le silence et le nourrit. L'apaisement d'une sorte de grâce incomparable, qui est celle de l'heure et de ce pays, domine les groupes.

C'est par là-dedans, et à ce moment-là, qu'il subit l'humiliation rageuse de remonter son troupeau. Le défilé incohérent s'étirait sans épouser la forme définie des carrefours. Les pantalons rouges des serre-files et les valises jaunes mettaient une uniformité risible de taches dans ce disparate. L'oreille exigeante du chef était mutilée par le clapotement du cortège. La troupe rendait un son veule, noyé de bavardages.

Le peloton qui fermait la marche pour cueillir les retardataires perdait lui-même son bel ajustage intérieur de machine équilibrée. Un air de libération circulait entre les hommes ; il y glissait un espace qui le faisait

flotter. L'officier renonça à se retourner, et, le visage brique, incapable d'activer l'allure de cette procession débandée, il progressait en tête, d'un pas rigide qui faisait dire aux ménagères et aux fils de bonne famille :

— " Voilà un grand lieutenant qui n'a pas l'air commode ! "

Mais les hommes avaient vite fait de comprendre et se gardaient de parler.

Le porche de la caserne engloutit enfin le tout. Une clameur accueillit les réservistes ; elle jaillit de chaque fenêtre comme un rectangle de rumeur. Ils répondirent d'en bas avec moins d'ensemble. Quelques-uns, courbaturés et pleins d'appréhension, s'asseyaient sur leurs valises. Mais les bâtiments bâillèrent, leurs bouches vinrent s'ouvrir au niveau du sol, le flot humain s'y absorba. La cour se retrouva brusquement vide et silencieuse comme un plancher de plomb.

Ce qui se passa à l'intérieur des bâtiments est encore mal éclairci. Les hommes entrèrent. Une sorte de grand damier sombre et poisseux s'abattit sur leurs épaules, et ils furent pris.

Le seuil de l'obscurité fit hésiter les premiers. Mais le flot qui suivait les poussa ; ils y plongèrent, leur instinct tendu en avant, et leur instinct ne s'y trompa point.

Ils les mena droit au corridor qui s'étirait sur toute la longueur des bâtiments. Ils aperçurent, d'une extrémité à l'autre, la ligne ténue des portes ouvertes sur le grand air, comme le jour de libération et de miséricorde après des semaines de vie encavée. Ils sentirent autour d'eux

sa fraîcheur, mais elle ne signifiait que des murs épais de part et d'autre.

Et par l'escalier raviné, sans marquer un temps, ils montèrent aux chambrées qui s'allongeaient, au-dessus de leurs têtes, dans un sens perpendiculaire à ce couloir central, comme les barres d'un gril. Embouchées de fenêtres à chacune de leurs extrémités, elles appelaient contradictoirement la lumière. La crudité de la chaux répartissait une clarté indifférente, nue, pauvre et impitoyable, sur laquelle aucune intimité ne parviendrait à gagner son coin d'ombre.

Et comme si le grand jour n'avait pas suffi, on y avait ajouté le pouvoir disciplinaire de la Symétrie. Les lits et les paquetages distribuaient l'espace en petits rectangles minutieux. De sorte que, dès qu'ils furent pris dans le compartimentage sordide de ces alignements, les hommes qui arrivaient par l'escalier, sentirent sur eux la double hostilité de ce qui est trop clair et de ce qui est trop ordonné.

Mais quand un grand garçon de charrue, battant des narines par chercher un peu d'air à respirer, et n'ayant trouvé qu'une âcreté douceâtre et poisseuse, s'écria :

— Bon sang de sort ! ça fouette rien là-dedans !

Chacun s'en avisa et l'Odeur prit possession d'eux. Ce fut peut-être le premier des instants qui décidèrent de tout.

Un bain de vapeurs stagnantes fait de goudron, de graisse d'armes, et de cuir échauffé s'épaississait autour d'eux. Et par là-dessus, le relent équivoque des mâles de vingt ans, suant sous cloche et privés d'eau. Cette atmosphère est la marque de la caserne. Qui l'a respirée une

fois est désormais et à jamais couché sur l'état des présents. C'est un stigmate plus indélébile que la marque sur le front. Si les narines sont prises, le cœur et la tête sont bien près de l'être.

Lorsqu'une colonne passe, le bon paysan de Limousin ou de Poitou qui la regarde défiler du fond de son labour, sent tout à coup quelque chose qui ondule autour de sa tête et le tire en avant. C'est l'Odeur qui arrive ; elle suit la troupe, elle se répand sur les côtés, et c'est elle qui fait se lever les hommes dans la poussière des derniers talons.

Elle attendait les réservistes. Devant la porte du Magasin veillait un relent de drap mouillé et de désinfectant. De celle du Bureau montait par respirations sourdes le goût chaud des boules de son, assaisonné d'une aigreur excitante de tabac noir. Le lavabo soufflait la lessive, l'armurerie mettait sous la langue une fadeur de métal blanc ; d'une chambre de sous-officier, rarement aérée, surgit un parfum perçant de réséda et de cigarette égyptienne. Mais ce qui dominait, c'était le suint d'homme, que la chaleur de septembre faisait mousser entre les murs blanchis.

Toutefois derrière la chambrée, il y avait la cantine, derrière les gradés, il y avait les bonnes histoires et l'Internationale. La nuit allait venir avec son intimité factice et commune. Et le miel de l'air n'était pas, après tout, plus poisseux que celui de par chez eux.

Même l'habillement n'y put rien. L'extinction des feux les trouva attifés d'une singulière façon. L'uniforme n'est pas seulement une banale marque de corps, il est une discipline ajustée autour des poignets, du cou et des reins;

il traque le caractère personnel. Seules surnagent les caricatures vivantes à force de bouffonnerie.

Or l'extinction trouva les réservistes enveloppés de quelque chose qui ne leur tenait au corps que d'assez loin et qui singeait l'uniforme avec assez de puissante fantaisie pour éviter la confusion des caractères. Les cous longs sortaient du bâillement des cols comme des mâts de fêtes foraines. L'homme de trente ans a perdu sa gangue de chair rose et grasse. L'encolure s'est desséchée autour de son bâti de vertèbres et de muscles. C'est d'un usage ouvrier garanti ; mais cela ne gagne pas à la mise en valeur. Les dos courbes, suspendus à de grandes omoplates planes et rivés autour d'une puissante arête ossifiée, lâchaient dans tous les sens les plis flasques des capotes trop lavées.

Où manque le ventre rien ne tient au corps. C'est un axiome de tailleur que douze cents gaillards voûtés, aux peaux bouillies jusqu'à la couleur de la vieille écaille, vérifiaient pour la plus grande honte de la Coupe militaire. Les ceinturons craquelés, aux cuivres roussis et ternes, tombaient sur le devant, comme fit sans doute, en son temps, la ceinture de Vénus : les montagnes d'étoffe qu'ils accumulaient sur les flancs ne compensaient pas la retraite de la bedaine. L'usage des vêtements de travail sans bretelles faisait tomber en accordéon, sur les jambières détirées, les pantalons groseilles poinçonnés de cœurs nomades.

Des êtres exceptionnels passèrent, déjà bien astiqués, le long des couloirs bandés de lumières jaunes. Un gaillard étonnant d'embonpoint, Grosbois le rôtisseur, à qui la vie n'avait encore montré que ses sourires. Il portait dans sa

masse épanouie le sentiment de son exhubérance. La gaîté circulait dans les propos de sa voix de gorge, comme le sang rouge dans les couperoses de ses joues pleines. Sa jovialité était élastique et ronde ; elle sautait sur les gens et rebondissait vers lui à la façon d'une balle attachée à un caoutchouc qui retourne fidèlement s'appliquer au creux de la paume, avec une claque de chair saine et drue. Il pétait dans ses sangles. Sa sous-ventrière avait peine à contenir la marée de son rire. Cinq gas de l'active l'avaient poli et verni. Il avait campé un képi trop étroit sur le côté de son crâne, et traversait les chambrées pour le seul plaisir d'y faire lever en tempête les *boule de graisse !* les *mal nourri !* les *boit-sans-soif !* Un sillage de bonne humeur encombré de parasites coupait derrière lui les carrées. Ils étaient, sur son modèle, une demi-douzaine de liquoristes et de cuisiniers qui luttaient de vermillon, — salués par les pauvres diables qui vénéraient en eux des ventres toujours combles.

Les autres étaient des faces rasées de domestiques qui s'arrêtaient en chuchotant au coin des portes ; un d'eux s'occupait soupçonneusement à édifier en paquetage des caleçons de satin vert pliés sur des conserves de choix, des chemises de fantaisie et des cravates de mousseline de soie crème, sous le couronnement d'un petit feutre marron. Puis ils disparaissaient sans bruit, avec un frôlement glissé des semelles, vers des coins isolés de la cantine où ils buvaient, sans ostentation, des alcools peu communs.

Il y avait enfin les intellectuels angoissés de comme-il-faut. Pour la plupart gradés, ils formaient des congrès dans les chambres des sous-officiers. Et les simples deuxième-classes d'entre eux mettaient toute l'attention de leur

vanité à se joindre sans gêne, d'un geste aisé, à ces groupes encore privés d'autorité, comme des cages vides.

Des associations de pays, d'humeurs et de professions se nouaient en ondoyant. Sur la trame du bataillon et des chambrées, se jetait ainsi un clayonnage nouveau qui croisait le premier et le contrariait. Des invectives énormes et paisibles commençaient à s'élever avec lenteur. Tout tourbillonnait dans un mouvement décentré.

La nuit qui dénoue n'eut pas à dissoudre ce qui n'était pas. Le lendemain se leva sur cette jonchée de volontés rompues. Le sommeil les avait saisis en pleine saoulerie et en plein effort d'inquiétude. Il avait effacé les souvenirs trop frais. Chacun, en reprenant conscience sous le jour administratif des hautes fenêtres sans rideaux et dans l'atmosphère sûre du dortoir, trouva d'abord dans sa bouche le goût de sa chambre et sur soi la moiteur de son lit familier. Le réveil les tira, chacun, de sa vigne où chantait le criquet, de son atelier encombré de chêne en grume, de son comptoir de mercier parfumé par la cotonnade et la colle des apprêts, de sa cave à vins, de son bureau, de son jardin fleuri d'héliotropes.

Les glapissements des gas de l'active éclatèrent en fanfare narquoise.

Il y eut un rappel effaré des consciences que suivit un débordement de malédictions. Il surgit hors des sacs à viande des visages bouffis par le rêve et congestionnés par la courbature. La stupeur les noyait un instant, puis la colère les saisit. L'alcool avait aigri sur l'estomac. La langue pesait jusqu'à la nausée dans l'arrière-bouche, une goutte de gomme collait les paupières. Ils avaient trop bu et trop

peu dormi. Un souffle de désespoir courut. Il sembla aux dormeurs qu'il ne leur restait plus qu'à mourir. Ils ne se sentaient plus le courage d'endurer le jour et de le conduire à sa fin. Les plus accablés se mirent sur leur séant, les sourcils froncés, tandis que le dégoût prenait des virations de vertige derrière leurs yeux.

Les jurons, où le Français met tout son génie de création verbale et qui sont le sel indispensable de son activité, ne parvenaient pas à percer ce brouillard au fond duquel chaviraient les têtes encore pleines de songeries. Le clairon, aigu et insinuant comme une vrille, n'y put rien non plus.

L'active se sentit enfin un cœur maternel. Les enfants de vingt ans, abreuvés la veille au compte des réservistes, mais dressés à cuver vite, sautèrent à bas de leurs lits : les pieds nus se mirent à courir sur le parquet avec un clapotement mat. Les gas démolirent les paquetages et montèrent les sacs en affectant une agilité de prestidigitateurs. Les caporaux plièrent leurs draps sans desserrer les dents, se mirent rapidement en veste et s'en vinrent enfin aux pieds des lits, s'amusant à faire contraster la bonhomie de leurs sourires à demi imberbes avec le pouvoir de leurs deux galons rouges où pouvaient se lire le Conseil de guerre et Biribi.

Des irréductibles enfouissaient encore leur tête dans le traversin ; les enfants leur posaient la main sur l'épaule et leur criaient doucement dans l'oreille :

— Mon pot ! Hé, mon pot ! Faut se lever à c't' heure ! Debout, mon pot ! Tu vas te faire punir !

Enfin la réserve s'ébranla. Un grand cultivateur sortit des draps râpeux une paire de longues jambes maigres

d'une teinte blafarde sous les poils. Les enfants de l'active l'acclamèrent.

Le rassemblement de la section dans la cour fut une belle chose. Commandé pour six heures, il était sept heures moins vingt que seuls étaient descendus de bons naïfs torturés de scrupules. Assis contre le mur, le cul sur le pavé, le dos repoussé en avant par le sac, ils se réendormaient, les yeux brûlés par le soleil de ce matin de septembre et la tête envahie de bourdonnements. Enfin les sergents arrivèrent : ils achevaient de boutonner leurs vieilles tuniques réformées, à col jaune et à basques. Ils avaient les paupières acides et les joues mâchées. Derrière eux l'adjudant sortit du bâtiment, un papier en main, et donna tout de suite de la gueule en se congestionnant de colère inoffensive sur le pivot trop court de son col rouge.

L'escalier rejeta une bande éperdue qui l'engorgeait depuis un moment. Deux serre-files se placèrent au garde à vous, les pieds dans le sol, et lentement, de l'un à l'autre, la section prit sa formation sur deux fois deux rangs. La machine subit un premier montage de fortune auquel les gradés assurèrent un rivetage sommaire.

On les distribua vaguement par rang de taille. Des coudes inconnus vinrent au contact. Les voisins se jaugèrent du coin de l'œil. Et plus d'un, encadré au hasard de cette loterie, entre deux visages nouveaux, sentit l'isolement se refermer sur lui. Le domestique de bonne maison se contractait pour éviter le toucher d'un garçon de ferme. Le rôtisseur faisait des grimaces au profil mafflu et endormi d'un employé de magasin. Un intellectuel pinçait le nez

aux bouffées de remugle humain que dégageait sous ses narines le dos gras de son chef de file.

Du fond de la cour le lieutenant à lorgnons arriva, comme s'il eût attendu son moment, au trot d'une petite jument tarbaise à longue queue. Les paysans remarquèrent qu'il montait bien. L'adjudant se porta à sa rencontre et lui parla entre ses joues d'une voix pâteuse. L'officier lui répondit d'en haut avec une intonation nasale qui entra dans le silence épais, comme le sifflement d'une scie qui attaque une planche.

D'une pression de ses longues jambes, il fit avancer sa jument et regarda attentivement ses hommes. Quelques-uns gonflèrent la poitrine, joignirent les doigts sur le bois du fusil. Mais son attention se leva de dessus eux au moment où elle leur devenait pesante. Il tourna bride d'un air indifférent, en lâchant un ordre. Les gradés prirent la section par les épaules et la pétrirent. Il y eut une minute de chaos, pendant laquelle les poitrines se rencontrèrent, puis les réservistes se trouvèrent, l'arme au pied, en colonne par quatre, face à la grille, sans comprendre quelle magie avait tiré cette conversion du désordre.

Et tout à coup la section se vit en train d'emboîter le pas à la jument tarbaise au long d'une rue en pente. Depuis le commandement bref du lieutenant il s'était assurément passé quelque chose en elle mais elle n'aurait su dire quoi. Les fusils s'étaient levés d'eux-mêmes entre les doigts ; sur une détente en ressort du poignet, ils avaient rejoint l'épaule, et les pieds avaient porté en avant leur lourde armature de cuir et de fer.

La voilà qui s'allongeait à présent, maigre et indécise, le long des trottoirs. Les sous-officiers renoncèrent vite à scander la marche. Les pas des laboureurs fatiguait la petite allure courte des employés. Le rôtisseur se mit à boiter au bout de cinq cents mètres ; sa corpulence, prenant du retard, creusa au milieu de son rang une encoche qui se répercuta fidèlement jusqu'à la queue de la colonne. Dubois marcha sur les talons de Lepetiton, Robin jura contre le sac d'Orillard qui stationnait traîtreusement pour lui assommer le nez. Morillon prit la corde d'un tournant, les numéros impairs des rangs qui suivaient adoptèrent son itinéraire qui fit bâiller les files comme un jeu de cartes et mena droit Carpentier s'emmêler dans les jambes du sergent Morice. Les canons de fusil commencèrent au bout des épaules une danse sautillante, sur un rythme contrarié et plein d'imprévu qui ne manquait pas de préciosité s'il lui manquait la vigueur mâle.

On serpenta ainsi, au hasard des à-coups et des virages inopinés ; l'insecte aux élytres bronzés se plissait en butant sur sa tête de cuivre, d'acier et de corne, puis s'étirait en crachant dans la poussière ; il fouit, à force d'endurance et d'entêtement, sa galerie tortueuse de la caserne jusqu'au pont, du pont jusqu'au plateau où se trouvait le champ de manœuvre. Il ne progressait qu'à force de mouvements convulsifs. Il parvint au but dans une sorte d'effort épuisé et extrême ; il s'était allongé du double; sa carapace rouge et bleue disparaissait sous une épaisse couche de poudre que mouchetait la chute des gouttes de sueur. Il abandonna ses armes et se coucha en désordre sur le sable rouge du terrain.

Le vent frais de septembre courait entre les herbes. Le lieutenant laissa une demi-heure aux réservistes pour se refaire, et prit soin d'éviter qu'ils en eussent le soupçon. Il savait, cet homme, ce qu'il faut donner à la bête et refuser à l'esprit. Il les tint attachés à son coup de sifflet vingt minutes de plus qu'ils ne s'y attendaient et lorsqu'il leva le bras, les réservistes étaient reposés et inquiets.

Il groupa les sous-officiers et fit mine de leur donner des instructions minutieuses. Et pendant qu'il parlait, son regard jaune que le verre du binocle rendait plus général, considérait ces mines allongées d'instituteurs et d'employés qui ne pouvaient rien avec lui que de croire qu'ils pouvaient. Ils étaient de la même pâte que les autres ; il avait à les brasser en même temps que le reste, et il n'avait pour lui, dans cette besogne, que l'instinct du sang et le secours efficace du vent matinal.

Ils rompirent les faisceaux et s'alignèrent tant bien que mal en file sur deux rangs. Il suivit lentement leur front, et plus lentement leur dos. Ils le sentirent individuellement passer chacun derrière soi, venant de la gauche et s'écoulant à leur droite ; chacun se demanda, pendant un espace de temps appréciable, s'il allait s'arrêter à cause de son propre sac ou de sa propre cartouchière. Menus objets qui revêtirent dès lors une importance insoupçonnée. Il reparut sur leur côté comme un soulagement. Les gradés l'épiaient, avec une certaine angoisse de ce que cet homme basané et muet allait bien exiger de leur initiative. Le silence s'était établi sans qu'il eût fait une recommandation. Et machinalement les maxillaires inférieurs s'étaient raidis en dessinant des profils surplombant au-dessus des cols.

Alors son premier commandement de manœuvre éclata et le for intérieur de chacun sut à qui il avait affaire. Ce fut inattendu et très bref, comme un coup de hache, mais la voix eut un certain roulement sur elle-même qui enleva à l'ordre la détonation sèche de l'injonction comminatoire. Chacun le reçut distinctement et sur un timbre assez voilé pour qu'il le prît en manière de conseil personnel. Les soixante hommes firent le mouvement chacun pour son compte et chacun jeta furtivement les yeux sur le cavalier pour s'assurer que cela avait été fait comme il fallait.

Le lieutenant à lorgnon avait passé, en son temps, par Saint-Cyr, mais il n'ignorait pas pour cela certains des principes qu'on n'y enseigne pas, et qu'on chercherait, d'ailleurs, aussi vainement dans les cahiers de cours de Saint-Maixent ou de la Flèche. Ils ne se trouvent même pas consignés aux pages du règlement consacrées à l'école de compagnie. C'était par exemple de ne pas ignorer les égards que l'obéissance peut légitimement exiger. Car cela, c'est l'école de l'homme, et il y a des cantonniers qui ont suivi ces classes-là et en remontreraient là-dessus à plus d'un divisionnaire.

Lorsque la section eut fait demi-tour, elle n'eut pas la mauvaise surprise de ne voir personne devant elle. La jument noir et blanc avait eu le temps de doubler la ligne et le lorgnon scrupuleux de l'officier attendaient les réservistes tandis que les serre-files s'éparpillaient en courant, l'arme au bras, pour reprendre leurs nouveaux postes. Tout le monde pensa que les choses se passaient comme il convenait.

Le lieutenant s'assura que sa troupe présentait bien son front au levant. Il n'eut pas à attendre longtemps le résultat qu'il cherchait. L'un après l'autre, d'un geste irrésolu et dépêché, les hommes tirèrent leur képi en avant et ramenèrent la visière sur les yeux. En moins de deux minutes la section était " coiffée ". Il y eut autre chose sur les têtes que de risibles chapeaux lie de vin. Du menton au front, les faces se trouvèrent enfermées dans un ordre de plans exacts. Et quand il eut commandé, de sa voix qui savait persuader :

— Levez la tête !

il s'en suivit une certaine assurance générale sur les visages dont chacun sentit l'importance.

Il n'y avait pas devant eux que le levant. La section se trouvait aussi faire face au terrain de manœuvre. L'espace était devant eux. Il commençait à la pointe de leurs godillots et ne finissait même pas à l'horizon. Il revenait à eux du fond du ciel où montait, en crachant et en roulant, un soleil frais éclos de jeune automne. Il leur entrait à plein les yeux, à plein les bronches, qu'il gonflait de sa clarté et de sa fraîcheur. Les réservistes le touchaient de toute la largeur de la poitrine, et vous noterez qu'il n'y a pas de formation qui vaille un front de section déployée pour donner à l'homme le sentiment d'une poitrine large.

Il les mit en marche. Une impulsion unanime fit avancer les torses. Chacun vit ceux de ses voisins progresser du même mouvement et sur le même plan que le sien propre ; ceux du centre constatèrent que les ailes maintenaient l'alignement, en dépit des buttes et des ravinements, comme s'il leur avait passé les bras derrière le dos pour

les pousser. Subitement le lieutenant désigna l'un d'eux comme homme de base, et celui-là, étant préalablement devenu cramoisi, adopta une marche solennelle, comme il convenait à l'individu qui rassemble sur soi la responsabilité d'un tel ensemble concertant.

Ils changèrent de direction. La file qui devint pivot vit la section la choisir pour centre. Elle sentit que de sa prudence dépendait le succès de l'évolution. Pendant ce temps l'homme qui traçait, en allongeant le pas, la circonférence extrême, et qui avait le vide comme voisin de gauche, prenait conscience que son avancée hâtait le cercle tracé par le long cordeau vivant.

Il suffit de trois ou quatre mouvements de cette espèce pour faire naître en plus d'un cette sensation diffuse qu'il y avait peut-être là une puissance qui les dépassait et qui pourtant, sans eux, n'était pas. Lorsqu'ils firent halte, l'homme basané les regarda et sourit.

— Vous voyez que ce n'est pas le diable !

Cinquante-neuf faces s'épanouirent sous la bouffée de l'éloge. Seul le rôtisseur, passé pivoine, fronçait les sourcils en remâchant des blasphèmes contre le nom de Dieu et la vertu de leurs diverses mères à tous.

Et comme, les yeux suspendus à la lèvre inférieure du chef, ils s'apprêtaient à repartir, il les fit démarrer en colonne par quatre, ce qui procura à la section en ligne l'étonnement de voir se dérouler le ver qu'elle renfermait sans le savoir.

Un demi-tour fit rebrousser chemin au ver. Les gas de haute taille piétinèrent derrière l'enjambée des plus petits. Et quand ils se déployèrent de nouveau à gauche en ligne,

la droite était devenue la gauche, les voisinages étaient invertis et les rangs retroussés. Il s'en suivit un *mastic* selon toutes les règles du genre. Du haut de sa jument, l'homme au lorgnon les regarda calmement se dépêtrer et s'injurier. Dubois affirmait que Robin devait se trouver à sa droite et Carpentier derrière lui. Or Robin s'agitait cinq pas plus loin derrière Walter et Lecousinet qui cimentaient sous son nez le mur de leurs épaules de drap, sans arrêter de marcher et de le traiter de couillon avec un air de conviction tel que Robin, pénétré, partit en courant, à la façon d'un chien de berger beauceron qui fait le décompte de son troupeau.

— Allons, les gradés, tâchez donc de remettre de l'ordre là-dedans !

Les gradés affectaient une grande curiosité pour les menus accidents du sol. Ils durent relever le nez. Ils ne connaissaient pas le nom de leurs hommes ; leur intervention se borna à des : " Vous, là ! " qui manquaient de netteté. Mais ils furent bien obligés de regarder les " Vous, là ! " en face, ce qui eut au moins l'avantage de leur faire faire réciproquement connaissance. Chacun trouva l'occasion de montrer son caractère, ce qui ne fut pas perdu pour un certain observateur attentif.

Et l'on commença à savoir qu'il n'est rien de tel, pour sortir d'une salade, que de ne pas perdre son sang-froid et de se rappeler son numéro dans le rang. Finalement Dubois fut forcé d'admettre à son coude gauche Robin qu'on y poussa tout essouflé, et de laisser la capote décousue de Carpentier lui boucher la perspective.

Il faut croire que les résultats de cette petite ex-

périence furent tout à fait selon le cœur du lieutenant, car il fit faire à sa jument un temps de galop, pendant lequel son ombre, mouillée de rosée, sautait sans s'émouvoir les fossés et les talus creusés par le génie.

La section se mit à bruire comme une porte de ruche. Quand il fut parvenu à une ligne d'arbres qui coupait le plateau, il se retourna et fit quelques gestes. Il y eut du flottement au sujet de leur signification. Le rôtisseur émit l'avis que c'était la pose. Le sergent Morice, qui était commis principal dans une administration, prit sa voix de tête et cria : " Couchez-vous ! " pendant que Walter, en haussant les épaules, grognait :

— Voilà le pas gymnastique, maintenant !

— Bon pour crever !

répondait Orillard qui pensa tout à coup à son épicerie et à la fraîcheur pimentée qui y régnait.

— Silence, bon Dieu !

gargouilla à mi-voix un caporal froussard.

— Ça y est ! pas gymnastique !

commanda un des sous-officiers à la suite d'un violent effort de mémoire dans la direction de sa théorie.

La section s'ébranla après un remous. La terre travaillée par les fourmis, dallée d'aiguilles de pin et craquelée par la sécheresse de l'été, roula comme une tôle, laissant supposer qu'une brigade fantôme s'ébranlait de son côté, et les suivait par là-dessous, la tête en bas, et les pieds contre l'envers du sol. Des dents de scie se dessinèrent sur le front. Le lieutenant s'en venait maintenant à leur rencontre, au petit trot ; quand il fut à leur hauteur, il commanda un demi-tour qui ne s'opéra pas sans confusion ni dommage pour les fusils, au travers du pas de course,

mais eut comme résultat inattendu de remettre toutes choses à leur place ; chacun se retrouva, sans savoir comme, où il devait être.

Visiblement la section tirait la langue. Les taupinées se firent buttes devant les pieds, les nez prirent du poids. Le lieutenant arrêta court sa jument entre ses longues jambes et cria :

— Couchez-vous !

Sans quitter l'horizon du regard, et avec un accent tragique. La troupe se replia sur elle-même à la manière d'un chameau de bât. Les plus éreintés se vautrèrent avec des grognements. Les plus solides relevaient la tête pour tâcher de découvrir ce qui retenait fixement l'attention de l'homme à cheval, et à quoi, finalement, l'on jouait. Ceux d'entre eux à qui la vie n'avait pas révélé les mille et une façons dont l'autorité doit dissimuler son obéissance passive aux besoins " d'en-bas ", ne virent que du feu.

Mais le lieutenant était déjà sur eux, penché sur sa selle et scrutant attentivement les visages. Il avait un curieux sourire, ce sourire d'homme à homme dont bien des femmes ont envié toute leur vie la bonté. Les sabots de sa jument frôlait les bras, mettant entre lui et chacun d'eux un rapport physique. Il souriait et se taisait. Il arriva au rôtisseur congestionné, une nappe de gaîté éclaircit son teint :

— Eh bien, le gros, là, vous n'êtes pas mort ? Que diable, à votre âge on est bien capable de courir cent mètres, quand bien même le ventre y serait...

Il eut son succès ; le gros se sentit flatteusement désigné à l'attention de tous ; il répondit indirectement

au lieutenant en engueulant à pleine gorge trois ou quatre de ses voisins dont l'ironie n'était pas restée dans les bornes du respect dû à la couleur de ses foies.

Le cavalier n'en omit aucun, les plus renfrognés virent passer sur eux sa clairvoyance silencieuse. Quand il eut bien fini, il sentit probablement que l'œuvre était plus qu'à demi achevée et s'équilibra sur ses reins.

— Debout !

La section rassérénée fut sur ses pieds en moins de temps qu'on n'aurait pu le supposer.

— Tu vas voir si on n'est plus capable d'en mettre, mon gaillard !

Dit assez haut le rôtisseur en adressant au chef des clignements d'yeux de connivence.

Un ordre inattendu comme un coup de fouet signifia qu'on passait à un autre genre d'exercice. On se mit à quatre pas en tirailleurs. L'individu retrouva son isolement, mais pour mesurer le peu qu'il serait s'il devait effectivement rester seul, " en cas, " se dit Orillard, " que ça viendrait à barder pour de bon."

Ils avancèrent par foulées dans l'herbe jaune. Une drôle de battue qui s'étendait sur un demi-kilomètre de large. Le fusil à la main, on s'aplatissait et on progressait comme pour une chasse étrange dont le gibier exigeait la concordance urgente de toutes les volontés, et un formidable déploiement de silence angoissé. On vit des échines se baisser, des yeux s'hypnotiser sur une butte de tir derrière laquelle pouvait bien se dissimuler ce qu'on redoutait. On vit des gauches un peu nerveuses prendre, à la dérobée, l'arme par le canon, dans des intentions singulières. Le sang chasseur et homicide courut dans les

artères pâlies par les petits calculs de l'intérêt privé. Les lobes des oreilles et les tempes brûlèrent. Un besoin d'ennemi naquit chez tous ces hommes dont la venette s'étayait sur la solidité du cadre.

Et tout à coup quelque chose tomba sur eux comme une poignée de sable. Tout au milieu du champ de manœuvre, le lieutenant, debout sur ses étriers, à demi retourné sur sa selle et tenant haut les rênes, levait le poing droit ganté de brun en lançant des exclamations nerveuses. On fut un temps sans comprendre. Mais quand un des gradés se fut mis à courir, une passion irrésistible comme la panique les saisit tous. Horreur d'être laissé en dehors, besoin désespéré de se sentir en nombre, au chaud des coudes serrés. Les hommes placés aux extrémités prirent le galop, talonnés par un vide démesuré. On se groupa vaille que vaille, en troupeau haletant que les sergents, pâles et stupéfaits, mordaient aux jambes.

L'officier s'assura d'un coup d'œil que tout son monde était là, baissa la tête, cria :

— A genoux !

et en trois foulées de sa bête, se trouva placé derrière eux. Ils commencèrent un feu fictif, qui crépita d'une manière enfantine. Mais nul ne pensa à en sourire.

— Demi-section de gauche, face à gauche, à quatre cents mètres, sur la ligne des arbres, feu à volonté !

Il fallut un effort de sang-froid afin de ne pas voir quelque chose, infanterie ou cavalerie, qui s'abritait derrière les platanes d'une contre-allée pour tourner la petite section perdue au cœur du champ de tir.

— Cessez le feu ! En ligne face à moi !

Il était devant eux. Sa jument encensait en éclaboussant d'écume blanche les hommes du premier rang. Il fit un geste brusque, saisit la poignée de son sabre en croisant son bras droit par devant sa poitrine, et le tira du fourreau. Une flamme métallique jaillit de son poing, et courant tout le long de la lame, se fixa en frémissant au bout de la pointe.

Il ouvrait la bouche que la section se hérissait déjà de ses baïonnettes. A grand renfort de coups de coude, de gestes excessifs et anxieux, les hommes ajustaient au bout de leur arme déjà longue la mince aiguille triangulaire que consolidait une garde recourbée en coquille d'escargot. Ce ne fut plus une troupe, mais une bête dangereuse, allongée de soixante mandibules affûtées; elles basculèrent toutes les soixante en avant, d'un même mouvement, et s'abattirent sur la cale solide des poignets gauches. Une vibration de ferraille prouva la résistance élastique des ressorts de muscle et de métal. Le soleil courut transversalement sur le plan de cette nappe d'acier.

Le bruit du commandement se perdit, mais deux éperons solidement fixés envoyèrent la monture et le cavalier dix pas plus loin, avec une saccade des reins chez l'homme, une cambrure désespérée du cou chez la jument. Elle retomba sur ses pieds qui fouettèrent la terre calcinée du champ de tir, tandis que, le sabre nu à la main, et agissant froidement sur les rênes de cuir jaune, l'officier dirigeait pour ses fins personnelles la rage folle de la bête.

Il ne se retournait même plus. Il entendait. Derrière lui montait le roulement sourd de la section lancée au pas de

charge, mentons et baïonnettes en avant, bouches grand ouvertes, la sueur plaquée dans le sillon du nez. Le galop de la jument ne les distança pas. Et, tout à coup, un grand cri éclata, un hurlement féroce de carnassier en chasse et en pleine saoulerie de joie adolescente. La section attaquait le talus de la butte de tir ; des gencives béantes, émaillées de poussière sèche, sortit unanimement le cri de guerre des races conquérantes. Les reins se firent chats, les mains se firent singes ; l'un poussant l'autre, le faible accroché aux capotes des forts, plantant la crosse dans les ravinements de l'herbe, enfonçant de rage ivre leurs baïonnettes par le travers des mottes de terre rouge, développant leurs rangs pour les contracter aussitôt, les réservistes se hissèrent sans biaiser, au droit de la pente accore. En haut le lieutenant en silhouette maintenait avec peine, en poussant un éclat de rire prolongé et nerveux, sa jument qui dansait sous lui. Saisissant son sabre à pleine lame dans sa main gauche, il fit de l'autre, vers ses hommes, le geste largement ouvert qui apaise. La couture du gant laissa voir les plis qui partageaient la peau assez grasse de la paume.

Mais la section était lancée ; le terrain s'inclinait tout à coup sous la plante de leurs pieds comme un plancher de wagon sur une montagne russe. Ils parvenaient au sommet arrondi de la butte.

— Halte !

cria le lieutenant.

— Halte !

reprirent les gradés essoufflés.

— Halte !

répétèrent les hommes en traînée de poudre.

Ils virent devant eux le sol brusquement interrompu. On aperçut l'entablement supérieur, en pierre méthodiquement taillée, du mur de soutènement contre lequel s'adossait le talus ; plus bas, son plan vertical semblait se creuser en rentrant, et laissait la section en surplomb au-dessus d'un débordement de ronces et d'orties réduites, par la hauteur, à la taille des petites herbes. Ce ne fut ni long ni mélodramatique.

— Halte !

criait le lieutenant.

— Halte !

répétaient à s'égosiller les sergents.

— Bougre de nom de Dieu !... Saute !

fit un des hommes en donnant un brusque coup d'épaule. Il ouvrit largement les deux bras ; il tenait son fusil dans son poing, droit comme un cierge. Il apparut un instant, recroquevillé dans le ciel, ses jambes ramenées sous lui, le buste rejeté en arrière, un long cri lui sortant de la gorge. L'instant d'après ce n'était plus qu'un tas de drap rouge et bleu en train de se dépêtrer dans les broussailles avec des bonds de veau dans un champ de blé vert. Mais cela ne prit pas deux secondes. Un éclat de rire aigu monta le long du mur vertical. Et déjà ils étaient dix qui se lançaient, le buste en arrière et un long cri au fond de la gorge.

— Halte !

Hurlait le lieutenant, et, se baissant rapidement, il en attrapa un par sa patte d'épaule.

L'homme se dégagea. Il était rouge et surexcité.

— Saute !

Il se lança. Mais son geste avait fait perdre l'équilibre

à l'officier qui dut se rattraper des deux pieds contre le ventre arrondi et tiède de la jument. Elle tressaillit à cet ordre, il sentit les reins de la bête qui se creusaient sous la selle. Une bouffée d'air froid lui souffla dans la figure, de bas en haut, et il s'était à peine assuré, dans un geste machinal, de ses étriers qu'elle toucha terre. La réaction lui fit vider les arçons, il reçut un grand choc dans l'estomac et agrippa aveuglément la crinière à pleines poignées, tandis que la bête, tombée sur les genoux, se relevait, les oreilles hautes, et prenait un galop de charge, au bruit cliquetant du fourreau vide qui lui tapait contre les flancs.

Il l'arrêta cinquante mètres plus loin, et se demanda s'il se retournerait jamais. Un bruissement confus le décida. Un groupe de coureurs fourbus et joyeux se tenait au pied du mur. Nul indice de catastrophe. Au reste le talus ne mesurait guère plus de quinze pieds. Mais c'était miracle qu'aucun ne se fût embroché. Restaient les fractures. Il s'approcha en hâte.

— Ah ! mon lieutenant, avec vous on ne connaît pas la flemme. Pas moyen de tirer au flanc. Mais, vingt Dieux ! quel saut !

Un réserviste approchait la poitrine de son étrier et dirigeait vers lui une figure ouverte, fouettée de rire et de joie de vivre. L'officier murmura quelque chose de maussade, et passa vite. Il parcourut, en s'efforçant de sourire d'un air naturel, les hommes disséminés dans l'herbe où ils soufflaient. Mais ses regards évitaient ceux des gradés. Tout lui parut en ordre. Il poussa un long soupir. Et quand il put se croire assuré du son de sa voix, il interrogea d'un ton dégagé :

— Pas d'éclopé ?

— Non, mon lieutenant.

— Ça va bien, bon, bon...

Et il s'écarta au petit pas de sa jument dont chaque aspiration lui écartait les jambes avec une vigueur de soufflet de forge. Il inclina son sabre, en posa la pointe sur l'ouverture du fourreau, et l'y refoula avec un lent mouvement du plat de la main droite. La flamme métallique remonta le long de la lame jusqu'à son gant où elle expira. Il mit pied à terre et scruta attentivement le boulet, le canon et le genou de sa monture.

Comme il se relevait, son capitaine arrivait au pas d'un percheron. Il passa la bride à son bras et lui fit un salut passablement raide. L'autre, comptable excellent, sorti de son bureau pour une heure de promenade hygiénique, examinait le terrain :

— Vous avez mis les hommes à l'ombre pour la pose. Bien. Vous êtes-vous assuré s'ils n'étaient pas en transpiration ?

— Rien à craindre, mon capitaine.

— Bien. Mais en avez-vous tiré quelque chose ? Qu'est-ce qu'ils valent nos réservistes ? Pas fameux, je m'en doute ?

— Vous les jugerez aux manœuvres, mon capitaine.

— Vous connaissez mon opinion là-dessus. Les réservistes, ça se prend surtout par la bonne nourriture. Ne les fatiguez pas sur le terrain, mais ne laissez rien passer dans le service intérieur. Au fond qu'est-ce que nous demandons, vous et moi ? que ça se tire le plus vite possible et qu'ils foutent le camp d'ici sans que la presse ait eu à s'en occuper. Surtout pas de fluxions de poitrine ni d'accidents

à l'exercice. Souvenez-vous ! Vous en garderiez la responsabilité !

Il s'éloigna, satisfait et plantureux. Le lieutenant restait au garde à vous et le suivait avec un regard appuyé que chaque pas rendait plus lourd. Puis il reprit le chemin de sa troupe. Les gradés avaient fait former les faisceaux. Les hommes revivaient les minutes de leur griserie. Ils se suspendaient à ce moment d'héroïsme. Ils s'en racontaient les phases pour la dixième fois, chacun cherchant à distinguer son rôle personnel et ne parvenant pas à l'isoler dans la folie de l'ensemble. Ils se tutoyaient en se claquant les épaules les uns les autres. Ils partageaient leurs quarts de boule et leurs bidons de vin.

Une amertume hautaine saisit l'officier. Il se redressa brusquement dans sa tunique, s'arrêta et se donna un instant pour contempler son œuvre.

Il pensait à son capitaine, à la tristesse persistante et à la vanité de son métier dans une mortelle garnison de l'Ouest.

A ce moment, le sous-officier qui était commis dans une administration s'avança sur un signe qu'il lui fit, et s'arrêta militairement à quatre pas de son supérieur.

— Les hommes sont-ils reposés ? Personne de fourbu ?

— Mon lieutenant, la section est prête à repartir.

— Faites rompre les faisceaux.

Et quand l'homme se fut éloigné, il se dit :

— La section..? Elle n'existait pas, ce matin !

Les verres de son binocle agrandissaient le triste regard de ses yeux jaunes. D'un mouvement familier de l'index et de l'annulaire, le médium replié, il rajusta ses lorgnons dont le ressort l'avait légèrement blessé, pendant qu'il

sautait. Puis il assujettit hermétiquement la visière de son képi sur ses sourcils et remonta à cheval.

— En voilà pour vingt-trois jours !

fit-il d'un air las.

Mais il était le seul à s'en souvenir.

JEAN RICHARD BLOCH.

(Jean Richard)

NOTES

THÉATRE (Première Série), par *Paul Claudel.* — I. Tête d'Or (Première et seconde versions) — II. La Ville (Première et seconde versions). (Mercure de France).

A qui peut-être prétend encore — mais c'est une sottise qui s'en va — que la poésie est chose d'improvisation et, comme on dit, d'inspiration, il faut montrer ces deux livres. On y voit comment un grand poète travaille, par quelle "longue patience" il obtient cette ampleur lyrique qui nous semble si spontanée. Ces drames, avant d'en connaître les premières versions, nous pensions qu'ils étaient nés tout armés comme Minerve, ces images, qu'elles étaient descendues dans l'esprit du poète entières, ainsi que des apparitions. Nous savons maintenant qu'il n'en est rien, que les drames de Claudel n'échappent pas à la loi de formation des chefs-d'œuvre, qui est la loi du travail, de la peine et de la lenteur.

*
* *

C'est ce que démontrent surtout les deux versions de *Tête-d'Or*. Elles sont plus instructives que celles de *La Ville* parce qu'elles se côtoient de plus près et, se ressemblant davantage, signalent mieux leurs différences, en font mieux comprendre la nature. Dans l'une et dans l'autre le plan général, les dimensions respectives des tirades et des répliques sont les mêmes ; c'est à des moments exactement symétriques que surgissent des péripéties correspondantes ; en un mot la forme du drame demeure sans changement. Toutes les modifications sont comme intérieures à cette forme et n'ont d'autre but que

de permettre qu'elle soit mieux remplie ; elles ne sont que de petits bougements analogues aux rétablissements imperceptibles de quelqu'un qui achève de prendre une attitude commencée et qui en corrige légèrement les retards. Pourtant ces améliorations minutieuses, ces amendements de détail, combien ils transfigurent le drame, quelle nouvelle profondeur, quel visage décisif il lui donnent !

Voyons mieux en quoi ils consistent. — Le premier *Tête-d'Or* est une œuvre contractée. On dirait qu'il a fallu, tant elle étouffait son auteur, qu'il la produisit avant de lui laisser prendre toute son expansion ; elle a une sorte d'abondance mal éployée ; elle est infiniment riche, mais elle garde la violence resserrée et le malaise du moule d'où elle est sortie. Les images, trop nombreuses, luttent entre elles ; il y en a une non pas pour chaque idée, mais pour chaque membre de l'idée. Aussi se contrarient-elles comme, sur un tronc, des branches trop fréquentes s'empêchent mutuellement de pousser et demeurent d'arides épines. Leurs élans manquent de place et se contraignent les uns les autres. Elles forment ainsi une sorte de hérissement un peu dur et court, un tumulte rompu, une houle où chaque vague sensuelle, aussitôt aux prochaines heurtée, s'écrase et s'efface avant d'avoir grandi.

Mais dans le silence qui sépare les deux versions du drame, ces images ont travaillé, comme on dit que le bois d'un meuble travaille : les plus essentielles, forçant peu à peu l'injuste réduit où elles étaient prises, se sont développées aux dépens des autres ; elles ont gagné tout l'espace auquel elles avaient droit ; elles ont forgé tout bas tous leurs membres, construit le corps dont elles n'étaient d'abord qu'une partie ; elles ont lentement composé leur intégrité. En s'étendant ainsi, elles ont recouvert les images épisodiques, celles dont on pouvait se passer. — De là les nombreuses suppressions : elles se sont faites toutes seules ; elles n'ont été que les conséquences d'une élaboration plus profonde et d'un mouvement positif. — Partout la partie la plus sensible, la plus expressive de la phrase a fait la conquête du reste, lui a communiqué sa vertu poétique. Souvent l'image s'est propagée en remontant et dans le sens

inverse du cours des propositions. Comparons ici ces deux passages :

.... Et en moi comme en une homme âgé de siècles, tu vois
Toute la file des hommes-chefs, conducteurs choisis par les autres du navire, habiles à débrouiller la lente nouveauté des étoiles pour le mieux ! [1]

O race ! ô dynastie ! J'ai vécu longtemps ! longtemps le Roi a gouverné ce pays,
Solitaire, soucieux de la Sagesse, fixant sur le devoir ses yeux arides,
Timonier instruit de la mer confuse par la barre, habile à débrouiller la lente nouveauté des étoiles ! [2]

" *Timonier instruit de la mer confuse par la barre* " : voilà le centre, le germe de la métaphore tout entière. Pourtant cette proposition ne s'est révélée qu'à la seconde fois ; elle ne s'est pas dégagée tout de suite, ainsi que le corps d'une épave dont la pointe émerge, a besoin de je ne sais quelle maturation pour remonter aussi à la surface des flots. C'est la dernière partie de la phrase qui, par l'application de sa lente influence, a fait naître ses antécédents, qui les a délivrés des obscurs limbes de la conception poétique et qui a répandu sur ces trois vers l'unité et la cohérence qui leur manquaient. [3]

[1] *Tête-d'Or*, p. 118.

[2] *Ibid.* p. 294-95.

[3] Pour qu'on ne m'accuse pas de fonder mon explication sur un seul exemple, je recopie ici cet autre passage :

Mais alors, voyant qu'en somme il était seul,
Ils se jetèrent sur lui tous ensemble et le saisirent par les jambes et les bras.
Et nous misérables, nous le voyions qui sortait du bétail armé depuis la ceinture,
Et il se débattait comme un cheval qu'on hisse dans les palans d'un navire,

Nous vîmes cela ! et ils se jetèrent sur lui comme des rats avec les ongles et les dents.
Et les uns le prenaient par les bras et les autres aux jambes, et les autres lui tenaient la tête en arrière,
Et nous, misérables, nous le voyions qui sortait du milieu d'eux depuis la ceinture.
Et il se débattait comme un

Par leur développement les images arrivent à montrer toute leur justesse, que leur repliement dissimulait. Celles mêmes qui, contractées, pouvaient paraître arbitraires ou simplement pittoresques, maintenant qu'elles se déroulent, prennent une presque effroyable vérité. Nous les reconnaissons, nous voyons soudain tout ce qu'elles portaient, nous sentons, le cœur battant, la profondeur de leur appropriation.

* * *

On peut reconnaître la beauté d'une œuvre à l'impossibilité

Criant d'une voix épouvantable et traînant çà et là, sa prison vivante avec les reins !

Et enfin, comme il ne pouvait bouger, un misérable

Lâche !

— Qu'il soit écrasé sous une pierre comme le crapaud Satan ! qu'il soit mangé de baisers par Judas au fond de l'enfer ! —

S'approcha de lui en grelottant et lui força l'armure avec la pointe de son épée. (p. 186-87).

cheval que les dogues tiennent aux oreilles,

Criant d'une voix épouvantable et traînant çà et là sa prison vivante avec les reins !

Un qui, tenant son épée à deux mains,

Cherchait le défaut de l'armure, comme un cuisinier qui ouvre un crabe avec la pointe de son couteau.

(p. 298-99).

" *Traînant çà et là sa prison vivante avec les reins* " a produit : " *comme un cheval que les dogues tiennent aux oreilles* ", qui peut-être n'est pas plus saisissant que : " *comme un cheval qu'on hisse dans les palans d'un navire* ", mais qui permet à l'imagination d'embrasser d'un seul coup l'ensemble de la métaphore et par là lui rend celle-ci plus sensible, plus fortement présente.

Dans la seconde partie du passage nous trouvons un exemple de la suppression de plusieurs vers par l'éploiement d'une image essentielle, d'abord cachée dans un coin. Au sein de la proposition : " *et lui força l'armure, avec la pointe de son épée* ", une phrase entière a germé et, comme une herbe disjoint la terre où elle pousse, a dispersé les mots dont elle est issue *(épée — l'armure, — avec la pointe)*. Cet épanouissement de l'image l'a rendue si frappante que tout ce qui la précédait du même coup soudain s'est trouvé inutile.

de la concevoir différente. Le *Tête-d'Or* qui nous était familier (la seconde version), avait bien cet aspect inévitable, cette sorte de nécessité (au sens logique) qui sont la marque des chefs-d'œuvre. Nous apprenons aujourd'hui qu'il ne les a pas eus dès le commencement. Il lui est devenu impossible d'être autre ; mais d'abord il fut autre. Ce n'est que peu à peu qu'il est entré dans les étroites voies et dans cette sorte d'impasse de la perfection. — L'œuvre, au moment où son auteur la produisit pour la première fois, n'avait pas épuisé son développement et la pâte encore en était active. Elle gardait un reste d'effort à dépenser. — Elle l'a employé à se rendre fatale. La nécessité peu à peu s'est établie au sein du drame imparfait, comme dans une solution se compose un cristal. Et ici il n'y avait qu'un mot à changer :

... l'air brumeux, les labours frais... [1]	*... l'air brumeux, les labours gras...* [2]

ailleurs c'était toute une phrase ; ailleurs il fallait donner aux mêmes mots une nouvelle distribution rythmique :

Je ne sais rien et je ne peux rien. Que dire ? que faire ? A quoi emploierai-je je ces mains qui pendent ? ces pieds qui m'emmènent comme les songes ? [3]	*Je ne sais rien et je ne peux rien. Que dire ? que faire ?* *A quoi emploierai-je ces mains qui pendent, ces pieds* *Qui m'emmènent comme le songe nocturne ?* [4]

Ailleurs encore tout un passage voulait être remplacé. — Claudel est revenu dans son premier drame comme un jardinier soigneux qui revient appeler toutes ses plantes à l'épanouissement : les unes déjà fleurissent, et il les laisse ; d'autres n'ont qu'un petit mouvement à faire pour s'ouvrir, et il les touche avec science ; d'autres sont mal venues, il faut les arracher et leur substituer un nouveau plant... Quand plus tard

[1] *Tête-d'Or*, p. 11.
[2] *Ibid*, p. 235.
[3] *Ibid*, p. 11.
[4] *Ibid*, p. 235.

le visiteur entre dans le jardin, devant une si entière splendeur, pas un instant il n'imagine qu'il eût pu voir autre chose.

*
* *

Tout ce que nous venons de dire s'appliquerait assez exactement aux deux versions de *La Ville.* Mais les différences sont ici beaucoup plus considérables. Le premier drame n'est pas supprimé par le second ; on peut le lire après le second avec mille surprises ; il contient des morceaux que rien ne peut faire oublier et qui s'attachent irréparablement à notre mémoire.

J. R.

*
* *

SIMPLES NOTES POUR UN PROGRAMME D'UNION ET D'ACTION, par *Jules Lagneau.*

Il est bienfaisant de relire ces fragments, où se formulent avec une discrète fermeté les règles d'une éthique à la fois prudente et rigoureuse. On y avance comme en une sorte de terre sainte, où l'on est étonné de ne plus rien entendre du tapage de la vie quotidienne. On n'est pas habitué au langage d'une si calme raison et l'on est surpris de se voir imposer d'aussi strictes règles de vie au nom de principes aussi simples, aussi tranquillement dépourvus de sanctions et d'appuis extérieurs. Point de paradoxes qui séduisent l'imagination, point d'éclats, point de nouveautés. Jules Lagneau pensait qu'on peut obtenir de l'homme abnégation et vertu sans qu'il soit nécessaire de l'étourdir de promesses, ni de surfaire l'importance de la tâche à remplir en y attachant trop de gloire. Il refuse de faire appel à l'ambition et à l'orgueil ; il dédaigne les mobiles passionnels pour ne s'adresser qu'aux sentiments de mesure, d'ordre, de décence. Il ne parle ni d'escalader les cieux, ni de créer le bonheur universel ; ses prétentions sont d'apparence modeste ; elles semblent prendre mesure sur les natures les moins fortes, les moins exceptionnelles, et pourtant elles conduisent jusqu'à la sainteté.

Jules Lagneau n'avait pas l'ambition de formuler des règles

de conduite qui soulèveraient les multitudes. Il cherchait à grouper une élite qui, détachée d'un christianisme positif et agissant, voulait conserver cependant le bénéfice de la subordination chrétienne et d'une vie intérieure scrupuleuse, sans renoncer non plus à une activité utile et harmonieuse.

Citons au hasard un de ces fragments :

" Un langage réservé, dit-il, nous paraît l'enveloppe naturelle, l'indice du vrai ; la passion, au contraire nous met en défiance : il ne nous semble pas qu'on puisse avoir raison avec emportement. Nous ne nous trompons guère : la *Possession de soi* est la vertu suprême sans laquelle les autres ne sont rien, et qui seule peut nous y conduire. Le vice contraire, dont relèvent en morale toutes nos erreurs, est le fruit dont nous parlions tout à l'heure, la *Passion.*

Si clair qu'un devoir apparaisse, si sublime peut-être, il ne veut pas d'emportement, mais une volonté discrète, qui, en se donnant à ce qu'elle fait, se réserve à ce qu'il lui reste à faire.

Cette réserve est difficile, et la passion ne connaît pas pour entrer en nous de déguisement plus sûr que le désir du bien. Nous croyons encore servir le devoir, nous en sommes sûrs, que déjà nous ne servons plus que nous-mêmes : l'égoïsme, à notre insu, nous vient avec l'orgueil d'une fausse certitude. "

Voici près de vingt ans que ces pages furent écrites. Peut-être en 1892 surprenaient-elles moins qu'aujourd'hui. Les puissantes influences qui se sont fait jour ces dernières années ont exalté la force plus que l'abnégation. Nous avons été exhortés à une exploitation systématique de tous les dons que nous tenons de la nature, forces raisonnables et forces passionnelles. On ne nous a plus parlé de réfréner, mais d'utiliser le plus favorablement possible nos penchants. Nous sommes devenus moins délicats, moins scrupuleux, et sans nous inquiéter du désordre moral et social, nous nous sommes efforcés vers plus de puissance. On s'en voudrait presque aujourd'hui d'adopter une attitude comme celle que proposait Jules Lagneau, si délibérément discrète et subordonnée à l'intérêt de tous ; on s'imaginerait porter atteinte à l'homme exceptionnel qu'on

porte en soi. Et c'est précisément pour cela que ces *Notes* prennent aujourd'hui une sorte d'austère nouveauté. On y respire une atmosphère un peu claustrale qui détend, rafraîchit, et qui invite au plus salutaire retour sur soi-même.

J. S.

*
* *

UN CAHIER INÉDIT DU JOURNAL D'EUGÉNIE DE GUÉRIN (Mercure).

" Ce fameux *Journal* qui a passionné le monde entier, n'est malheureusement pas complet, dit le comte de Colleville en une copieuse et excellente préface ; plusieurs cahiers ont disparu ; celui que j'apporte aujourd'hui au public a eté déposé entre les mains de la baronne de Maistre par Eugénie avec prière instante de ne jamais s'en dessaisir. " Ces pages datent d'une époque où Maurice a cessé d'être sincère envers Eugénie. Il lui dissimule sa passion pour Mme de Maistre. Alors qu'il se marie par nécessité, il s'efforce de la persuader qu'il fait un mariage d'amour et il lui tait les chagrins de son intérieur. " Tout n'est plus que mensonge dans ces derniers temps de la vie de Maurice, pieux mensonges sans doute, comme on ment à une mère aimée, pour ne pas l'attrister, la désoler. Mais n'a-t-on pas alors le droit de se demander si la mort chrétienne de Maurice ne fut pas, elle aussi, une suprême supercherie ? Hélas ! on sent bien que c'était là la pensée intime de d'Aurevilly. Et il y a bien des pages douloureuses d'Eugénie où l'on comprend qu'elle aussi a des doutes sur ce point... En ce cahier qui est si secret, si profondément intime que Mme de Maistre ne voulut jamais le révéler ni à Trébutien ni à d'Aurevilly, nous touchons au tréfonds même de l'âme d'Eugénie. "

Tout en n'osant affirmer, comme M. de Colleville que le *Journal* soit " le plus beau et le plus excellent des livres modernes ", tout en s'étonnant même de l'importance que beaucoup de critiques accordent à ces cahiers intimes et de l'intérêt qu'ils y trouvent, on ne peut nier qu'il n'y ait, dans

les pages qui viennent de paraître d'émouvants élans de passion et une sorte d'étrange poésie. L'absence de souci littéraire et la destination même de ce *Journal* en excusent l'inégalité ; à côté des mouvements d'une âme ardente et haute, il arrive qu'on rencontre des plaintes de vieille fille aigrie et jalouse, et qui pourtant sont touchantes : " Les belles choses, les jolies choses, les étranges choses que je viens d'apprendre, les soupçons odieux qu'on a sur mon compte... " Ces faiblesses mêmes achèvent de dessiner une image d'Eugénie de Guérin plus concrète, plus vivante, plus humaine que celle à quoi nous étions accoutumés.

Comment définir cependant le malaise contre lequel nous ne parvenons pas à nous défendre ? " Je viens de Valentino. Septuor de Beethoven, admirable musique, et cependant je ne suis pas aussi charmée, aussi étonnée que je l'aurais cru. Nous n'aurons donc d'étonnement qu'au ciel ; il n'y a de beau que ce que l'œil n'a pas vu... " C'est bien là ce qui nous éloigne de la noble fille. La vie ne l'intéresse point ; elle s'en détourne ; elle regarde ailleurs. Nous lui en voulons de n'avoir pas su regarder en son frère ; nous lui en voulons de n'avoir point la force d'esprit qui ferait de son spleen une passion exaltante et amère. " Lu dans ma solitude du salon le voyage de Lamartine. Fait de la tapisserie, ouvrages aussi insignifiants l'un que l'autre. Il me fallait du plus saillant, du plus pénétrant, du plus puissant pour me distraire. Jérusalem ne m'a pas ôtée de ma chambre. " Lorsqu'elle se plaint de l'insatisfaction du cœur, elle ne manque pas de nous émouvoir, mais lorsqu'elle se plaint de l'ennui, elle nous ennuie. J. S.

*
* *

MOLIÈRE *selon M. Maurice Donnay* (Arthème Fayard).

Nous aurions mauvaise grâce à réclamer de M. Maurice Donnay conférencier, les vues originales et à longue portée d'un maître essayiste, le tracé mordant et définitif d'un historien de profession. La qualité principale du tendre et spirituel auteur d'*Amants*, est aisance, désinvolture ; il n'enfle pas la

voix ; ce qu'il sait dire, il le dit naturellement, mais rien de plus. Ayant à parler de Molière, il ne se fait pas illusion sur la nouveauté de son point de vue, il ne veut pas même prévoir jusqu'où son étude l'entraînera : il se place de plain-pied avec l'œuvre et les documents de l'histoire, et il suit d'un docile amour la vie du maître vénéré, se refusant à prendre les distances, à démoderniser son ton, à déshumaniser le plus humain de nos auteurs. Il a étudié les comédies, il a lu tout ce qui concerne le poète ; il rassemble au gré de la causerie ses souvenirs, ses impressions, se laisse aller à citer ce qui lui semble vraiment admirable, et ne craint pas de poser, quand il faut, des restrictions. Sa causerie vaudra à proportion du plaisir que lui-même saura y prendre. Nous possédions maints traités plus ou moins doctes sur Molière, voici un *Molière* de belle humeur, exact, respectueux, vivant, et qui remplace tous les autres. De quoi, tour à tour les comédies naissent, celles-ci d'exigences vitales profondes, celles-là du bon plaisir du roi ; comment Molière s'applique à concilier son génie et les convenances ; quelles déformations, quelles diminutions, quelles exaltations aussi, ce conflit constant lui impose, la preuve de ceci M. Donnay la note à chaque page, très conscient d'un si beau drame, mais se gardant d'y insister. Il est permis de regretter parfois cette discrétion excessive. Même sur l'art, sur le mécanisme de la composition chez Molière, M. Donnay esquisse maints développements curieux qu'on lui en veut de ne pas pousser jusqu'au bout. Au fait, sait-il faire état suffisant de l'art dans les comédies et ne les juge-t-il pas d'un peu trop loin, en auteur dramatique de notre temps, plus sensible à ce qu'on appelle le naturel, qu'au parti pris d'expression esthétique ? Montrer sur l'exemple admirable du *Misanthrope* comment l'un aide l'autre, quel passionnant sujet !... Mais songeons que M. Donnay se défend vivement d'être un critique. Il aime Molière, et a su bien dire comment il l'aime ; nous devrions lire son œuvre, rien que pour la justesse parfaite du ton.

H. G.

*
* *

BALLADES DE FRANÇOIS VILLON, mises en musique par *M. Claude Debussy.*

Trois charmantes pièces de plus dans l'œuvre chanté de M. Debussy, voilà de quoi nous réjouir sans doute, mais fussent-elles écrites sur des vers anciens, non de quoi nous surprendre, ni nous arrêter. Ce n'est pas la première fois que le musicien de *Pelléas* s'essaye à évoquer le parfum archaïque de nos plus vieux poètes, Tristan ou Charles d'Orléans. Il aborde Villon et il n'a qu'à écrire le plus spirituel scherzo pour célébrer le "bec" des *Femmes de Paris.* Mais cette puissance âpre, douloureuse et secrète de la *Ballade de Villon à s'amye,* mais la foi populaire, à fond enracinée qui fait que Villon, "à la requeste de sa mère" se plaît à "prier Notre Dame", notre moderne musicien se risquera-t-il à les transposer ? On connaissait la sobriété pathétique à laquelle il était capable d'atteindre ; mais il nous semble qu'il y a davantage ici : un approfondissement de l'émotion qui compte moins sur la science, sur l'imprévu des harmonies dont sera ponctué le discours, que sur la ligne mélodique du discours lui-même ; une voix qui ne se contente plus de parler avec la plus merveilleuse justesse, mais qui chante, et dont l'inflexion volontaire va plus loin que les mots. Jusque dans la fermeté du dessin d'accompagnement, nous constatons l'élargissement d'une manière où trop d'admirateurs de M. Debussy voudraient le tenir enfermé. Est-ce simple coïncidence ? Mais qui n'a point senti la même poussée neuve, le même besoin de libération dans plusieurs morceaux admirables du *Martyre de St-Sébastien*: l'ample prélude, et le chant des *Gémeaux* ?... Le musicien de *Pelléas* ne s'est-il donc point posé de limites ? son chef-d'œuvre ne l'enfermera plus désormais ? C'est, me semble-t-il, la portée de ces trois *Ballades*, qu'il faut connaître. H. G.

*
* *

LE PROGRAMME D'ANTOINE.

Le directeur du Théâtre National de l'Odéon vient de com-

muniquer aux journaux son programme pour la saison 1911-1912. M. Antoine fait, tout d'abord, cette déclaration réconfortante : Je reste persuadé, dit-il, de la mission particulière de l'Odéon *et que le succès matériel ne peut y être, comme ailleurs, exclusivement envisagé.* "

En outre de ses " représentations courantes " parmi lesquelles prendra place l'*Hélène de Sparte* d'Emile Verhaeren, l'Odéon donnera des Matinées-Conférences classiques et, ce qui est un élément nouveau de son programme, des Matinées-Conférences *modernes*. Au sujet de ces dernières, M. Antoine écrit :

" Comme complément, devenu nécessaire, des deux séries classiques, nous créons, cette année, une troisième section de jeudis consacrée spécialement à l'étude de notre répertoire moderne dans ses manifestations les plus significatives. L'œuvre dramatique de Balzac, Daudet, Zola, Goncourt, Maupassant et Henry Becque sera commentée avant la représentation de l'une de leurs pièces. Les deux grandes sources étrangères contemporaines, Tolstoï et Ibsen, seront analysées avec la *Puissance des Ténèbres* et *Les Revenants*. Enfin, le mouvement théâtral poétique et historique du siècle dernier sera représenté par la *Reine Margot*, de Dumas père, *Le Chandelier*, de Musset, *Chatterton*, de Vigny, et la délicieuse *Florise*, de Banville. "

Et voici la passage relatif aux " Représentations spéciales d'œuvres inédites " :

" Mais ces préoccupations pédagogiques ne constituent, à notre avis, que l'un des points de la tâche du directeur de l'Odéon ; il importe aussi de ne pas oublier qu'une tradition certaine désigne ce théâtre comme la scène d'essais des générations littéraires nouvelles. Nous avions, du reste, vous le savez déjà, institué, dès l'an dernier, les représentations inédites du samedi.

" Une organisation de propagande théâtrale qui jouerait, pour la jeune production actuelle, le rôle, aujourd'hui reconnu universellement si heureux, de l'ancien Théâtre Libre s'imposait à la conscience de l'ancien créateur de cette scène, devenu

directeur d'un théâtre officiel. L'expérience pratique de la saison dernière a fait surgir, comme il l'avait espéré, des œuvres intéressantes et surtout rendu l'espoir et le goût du théâtre à toute une génération de jeunes gens.

" Une modification importante s'imposait cependant, pour ces représentations inédites ; beaucoup de spectateurs, retenus par leurs occupations journalières, ont demandé que les dates en soient réglées de façon à leur assurer une seconde séance en soirée. Pour leur donner satisfaction, on réservera dorénavant, comme par le passé, la matinée du samedi à la série A, et la représentation de la série B sera donnée le lundi suivant en soirée."

Enfin :

" Comme les années précédentes, une place particulière était due sur la rive gauche, à Shakespeare : *Jules César*, *Roméo et Juliette*, *Coriolan*, *Le Roi Lear*, ont remporté des succès aussi fructueux qu'honorables ; là, encore, nous réalisons cet hiver un projet ancien de présenter aux spectateurs français un Shakespeare différent de celui des chefs-d'œuvre universellement admirés ; *Troïlus et Cressida*, obtiendra, très certainement, le vif agrément des lettrés."

Ainsi formulé, en dépit des erreurs qui peuvent se glisser dans sa réalisation comme dans sa visée, le programme d'André Antoine directeur de l'Odéon reste, en principe, le plus ample, le plus fécond, le plus désintéressé, entre tous ceux que nous voyons s'élaborer. Enseigner la jeune génération en replaçant sans cesse sous ses yeux les chefs-d'œuvres d'hier et ceux de jadis ; favoriser en même temps la production d'ouvrages nouveaux et discerner autant que possible les plus valables d'entre eux : n'est-ce point là le double effort auquel nous ne cessons de convier un directeur idéal ? Jamais, reconnaissons-le, il ne fut mené avec autant de persévérance. Il importe seulement que cet effort soit bien *dirigé*, avec autant de compétence que de bonne volonté. On retiendra, cependant, cette phrase d'Antoine disant que l'expérience pratique de la saison dernière aura " *surtout rendu l'espoir et le goût du théâtre à toute une génération de jeunes gens.* " Si cela est vrai, et je le crois

pour ma part, il convient de se réjouir. Car c'est sur ce nouvel état des esprits, sur cette nouvelle orientation des volontés que prendra son appui la renaissance dramatique dont nous ne voulons pas, malgré tout, désespérer. J. C.

TRADUCTIONS

EMILE VERHAEREN. — *Die Gesichter des Lebens.* — *Die geträumten Dörfer.* (Leipzig, 1911, im Insel-Verlag.)

Aux traductions des *Poèmes choisis* et des *Drames* l'Insel-Verlag ajoute celle des *Visages de la vie* et des *Campagnes hallucinées.*

Ce n'est plus la manière abondante et libre de Stefan Zweig: la pénétration, la finesse du rendu, voilà les qualités que nous avons eu l'occasion de louer déjà chez Erna Rehwoldt.

Elle veut, elle sait écrire. On pense en la lisant à Stefan Georg, et à cette jeune école dont le souci de style est chose assez remarquable outre-Rhin. Point de doute : la langue allemande évolue. L'esprit d'analyse va croissant. Sous sa poussée la syntaxe se transforme. L'ancienne et massive ordonnance est rompue. La pensée se délie, la phrase s'émiette. L'incidente vient saillir hors du bloc pesant qu'elle a descellé :

Wandrer, *von viel zu viel Schritten alt,*
mache an dieser Stelle,
erschöpft, ich Halt.

Elle enjambe le rejet, réclamant pour elle l'attention :

.... und machte die Geister beten,
in Freude selig oder stolz in Schmerz.
. . . .
und wünschte am Boden zu liegen,
als ein Narr, eine Beute vertan.

Le mot lui-même, comme la proposition, sous une impression plus vive bondit du cortège monotone et lent. L'épithète rompt avec le substantif et s'isole :

von den Dingen hob sich eine Güte
jung und traurig an das Herz.
. . . .
ganz untergehen in Prüfungen, *in lichten.*

L'image se détache en plus vive lumière :

Leuchtend rein *in Kristal geschnitten*
Erwachten die ersten Sterne.

A vrai dire ce ne sont là que des ressources anciennes, et le poète d'Iphigénie les connaissait bien. Mais la fréquence de leur emploi est nouvelle : les exemples précédents, — on aurait pu en citer d'autres —, sont tirés d'une pièce de quarante vers. Les arêtes se font ainsi plus vives ; le relief s'accuse ; la langue devient plus plastique, prend du style, et se rapproche du français.

L'influence de notre syntaxe n'y est peut-être point étrangère. Il est à remarquer que cet effort vers la stylisation se fait sentir chez presque tous les écrivains, et ils sont nombreux, qui ont traduit nos auteurs contemporains. Ils ont gagné à ce commerce une technique nouvelle qu'ils reportent dans leurs propres ouvrages.

F. BERTAUX.

* * *

EUGÈNE CARRIÈRE. — *Ecrits et lettres choisies.*

Le beau livre de M. J. Delvolvé vient d'être traduit en allemand par M. Edouard Schneegans, professeur à l'université de Heidelberg. Doit-on faire au traducteur un grief de n'avoir pas reproduit les menues incorrections échappées à la plume du grand artiste ? Nous pensons que non. M. J. Delvolvé le dit dans sa préface : " E. Carrière considérait sa production d'art comme limitée à son œuvre peinte." D'ailleurs tous ses écrits témoignent à la fois de son peu de souci de la forme littéraire et de la préoccupation unique qu'il avait de communiquer toute sa pensée. Nous devons donc être reconnaissants à M. Schneegans d'avoir, même au sacrifice de certaines particularités pittoresques du texte, mis tous ses soins à rendre,

dans son intégrité, la noble pensée d'E. Carrière, tâche à laquelle il a apporté infiniment de piété et de délicatesse. M. Schneegans fait précéder sa traduction d'une courte et très pénétrante étude sur Carrière, peintre. Nous en détachons les quelques passages suivants :

" ...Nous sommes en présence de l'œuvre d'un grand artiste qui, doué d'une sensibilité toute moderne, infiniment délicate, interprète d'une façon toute personnelle les principes de la tradition classique et tend à l'expression de ce qu'il y a de plus général dans l'homme, en renoncant délibérément à tout détail épisodique et inutile...

L'Art n'est pas pour Carrière le jeu des lignes et des formes, c'est la lutte austère et héroïque à la recherche du groupement expressif qui synthétise les aspects éternels de la vie...

Cette recherche d'unité et d'harmonie qui est propre à tout artiste sincère est devenue pour Carrière une raison de vivre. L'Art et la Nature ne sont pas pour lui deux domaines distincts. L'Art est un prolongement de l'activité créatrice de la Nature ; obéissant aux lois de la Nature, l'Art doit rendre sensible et résumer la vie intime de l'homme, ses joies et ses souffrances, ses luttes et ses aspirations."

HENRI ALIÈS.

REVUES

CHARLES DICKENS ET SES AMIS.

L'approche du centenaire de Charles Dickens, qui sera célébré en Février prochain, multiplie dans les périodiques anglais les études critiques ou documentaires sur l'œuvre et la personnes du grand romancier.

Dans le N⁰ de Septembre du Magazine illustré *Nash's*, M. Alfred Tennyson Dickens, l'aîné des fils survivants de l'écrivain, donne un long article intitulé : *My father and his friends*. De son père à l'âge de cinquante ans, il trace le portrait suivant :

" Son visage était plein de vie et d'intelligence. Ses yeux vifs et perçants avaient un air de méditation et de rêverie, mais semblaient toujours prêts à vous traverser de part en part... Leigh Hunt disait de ce visage qu'il portait sur lui la vie de cinquante êtres humains... Charles Dickens était le meilleur, le plus attentif, le plus indulgent des pères, et l'hôte le plus charmant qu'il fût possible de concevoir. Alors qu'il avait à sa disposition tout un fonds d'anecdotes et d'*humour*, sa conversation ne se montrait jamais le moins du monde pédante ou livresque, et si quelqu'un s'avisait de porter l'entretien sur lui ou sur ses livres, invariablement et d'une façon fort plaisante il en détournait le cours.

De même que dans sa vie publique et professionnelle il se posait comme une règle que " tout ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait ", ainsi dans sa vie privée était-il le plus méthodique, le plus ordonné des hommes. Il ne pouvait supporter de voir une chose hors de sa place. Si un livre était détourné de la bibliothèque, il veillait à ce que l'emprunteur le reportât dès qu'il s'en était servi. Je me rappelle qu'une fois, sur le point de sortir avec lui en voiture à la rencontre de M. Spiers ou de M. Pond, j'étais tout affairé à brosser mon manteau dans la salle à manger, au lieu de le faire au dehors. Mon père vint à entrer juste à ce moment-là, et jamais plus, à l'avenir, sous aucun prétexte, il ne m'arriva de commettre cette faute "...

M. A. Tennyson Dickens tire de sa mémoire d'enfant de curieux souvenirs sur les plus intimes amis de son père, notamment sur Andersen et sur Thackeray :

" Hans Christian Andersen était l'un des hommes les plus singuliers que j'aie jamais rencontré de ma vie. Son apparence était celle d'un Tom Pinch [1] efflanqué, avec un visage maigre et gauche, et toute la simplicité de Tom. Il était si peu versé dans les voies de ce monde qu'on eût pu croire en quelque sorte qu'il avait passé sa vie au milieu des êtres fantastiques dont il a écrit d'une façon si charmante... Il faisait son plaisir de tresser des guirlandes de fleurs aux couleurs éclatantes, et

[1] L'un des personnages de *Martin Chuzzlewit*.

un soir, au cœur de la saison où l'on cueille le houblon, alors que toute la société faisait une promenade après le dîner, il couronna Wilkie Collins d'une de ses guirlandes, juste au moment où nous passions devant l'auberge Falstaff où un grand nombre de cueilleurs de houblon étaient attablés devant la porte. Le pauvre Wilkie, à son grand dégoût, dut courir la bouline [1] devant les villageois qui le blaguèrent à cœur joie. Mon père, qui fermait la marche, était, je m'en souviens très bien, à demi étouffé de rire... "

Voici le passage concernant William Makepeace Thackeray :

" Bien des commentaires ont été faits, et le seront encore, sur la question de savoir lequel des deux romanciers (Dickens ou Thackeray) est le plus grand écrivain. Il m'a toujours semblé qu'il serait exactement aussi facile de comparer Smollett ou Fielding avec Richardson, ou Wordsworth et les Lakistes avec Lord Tennyson, que de mettre en balance ces deux écrivains dont les méthodes de compositions furent si dissemblables, et dont les caractères ont reçu leur formation dans des couches sociales si différentes. Quoiqu'il en soit, le fait est que chacun de ces écrivains avait la plus sincère et cordiale admiration pour les travaux de l'autre, et que leur amitié personnelle, commencée en 1837, lorsque Thackeray se présenta chez mon père pour lui offrir d'illustrer *The Pickwick papers*, dura, avec un très court intervalle — au sujet duquel ni l'un ni l'autre ne fut aucunement à blâmer — jusqu'à la mort de Thackeray, la veille de Noël, 1863.

Aux funérailles de Thackeray, à Kensal Green, mon père conduisit le deuil jusqu'au bord de la tombe. Je le menai en voiture de Gad's Hill à la station d'Higham, le matin où il se rendit à Londres pour assister à l'enterrement, et je sais combien il était affligé par la mort de son vieil ami. Par égard aux requêtes qui de toutes parts lui furent adressées, mon père écrivit un " In Memoriam " de Thackeray dans le *Cornhill Magazine*, périodique que Thackeray avait fondé et qu'il

[1] Se dit d'un châtiment consistant à faire passer le condamné entre deux haies des matelots qui le frappent avec des garcettes ou boulines. En anglais : " to run the gauntlet. "

éditait. Ce court article est, à mes yeux, si beau, si vrai, si plein de sympathie, sans être le moins du monde excessif, que je me permettrai d'en donner ici quelques brefs extraits, et surtout parce que je pense qu'ils peuvent être nouveaux pour un grand nombre des lecteurs de cette revue. L'article fut publié dans le *Cornhill Magazine* en Février 1864. Charles Dickens écrit : " Nous avions nos divergences d'opinion. Pour moi, je pensais qu'il avait trop de tendance à feindre un manque de ferveur, et qu'il se faisait un jeu de mésestimer son art, ce qui nuisait à la faculté artistique dont il était dépositaire. Mais quand nous abordions ce sujet, ce n'était jamais fort gravement, et ma mémoire garde un vivant souvenir de la façon dont il tortillait ses deux mains dans ses cheveux, allant et venant en frappant du pied, et riant, pour mettre fin à la discussion. " Et plus loin : " Il avait un goût très vif pour les jeunes garçons, et une excellente façon de les traiter. Je me rappelle qu'il me demanda une fois, avec une gravité fantastistique, au retour d'un visite à Eton où se trouvait alors mon fils aîné, si j'étais comme lui et si je pouvais jamais voir un garçon sans avoir aussitôt envie de lui donner un souverain ; et c'est à cela que je pensais en regardant au fond de sa tombe, après qu'il y fut déposé, car j'y regardais par dessus l'épaule d'un enfant pour lequel il a eu beaucoup de bonté.

Ce sont là de légers souvenirs, mais c'est aux petites choses familières, évocatrices d'une voix, d'un regard, d'une contenance à jamais, à jamais abolis sur cette terre, que l'esprit se reporte tout d'abord en un fièvreux sanglot. Et les choses plus grandes qu'on sait de lui sur la chaleur de ses affections, sa tranquille endurance, son soucieux altruisme et la générosité de son geste, ne doivent pas être dites.

La dernière ligne qu'il écrivit et la dernière épreuve qu'il corrigea sont parmi les papiers au milieu desquels je me suis retrouvé, plein de chagrin. L'état du manuscrit sur lequel la mort arrêta sa main montre qu'il l'avait porté avec lui et souvent tiré de sa poche, ici ou là, pour de patientes révisions et surcharges. Les derniers mots qu'il corrigea sur la feuille imprimée furent " Et mon cœur vibra d'une exquise palpita-

tion." Dieu veuille que, cette veille de Noël où il renversa sa tête sur l'oreiller et leva les bras ainsi qu'il avait coutume de faire quand il était très las, un certain sentiment du devoir accompli et l'espérance chrétienne humblement caressée pendant toute une vie aient pu induire son cœur à ce tressaillement, dans la minute où il s'achemina vers son Rédempteur. On le trouva paisiblement étendu, calme, serein, avec toute l'apparence du sommeil, le 24 Décembre 1863 "...

*
* *

Dans la petite collection des *Portraits d'Hier*, M. Louis Nazzi rend un bel hommage à la mémoire d'*Honoré Daumier*. De ces pages, que M. Nazzi qualifie modestement des " notes imparfaites " mais qui émeuvent par leur sincérité chaleureuse, nous ne pouvons résister au plaisir de donner ici quelques extraits :

" Il faut que ceci soit dit : il n'a pas été donné à Daumier de remplir sa destinée. Il n'a fait que la côtoyer, par un chemin de pierres. Il était né pour être l'un des deux ou trois grands peintres de son siècle. Il eût été, ayant un peu d'argent de côté, un Delacroix peuple et exalté, le Millet du faubourg et de la barricade. Il a versé dans le journalisme, parce qu'un artiste pauvre ne fait pas ce qu'il veut. Il y a usé ses forces et son courage. Il y a perdu ses yeux, brûlés d'avoir aimé la lumière. Le meilleur d'entre les hommes et le plus doué pour le bonheur, il lui a fallu, à la fin, comme tant d'autres, sombrer dans le désespoir. La plaie d'argent a empoisonné cette grande âme et ravagé cette belle vie. Il faut que cela soit dit.

" ...Il n'a eu pour maître que la nature ; il n'a jamais étudié qu'elle. Passé vingt ans, il n'a plus connu d'autre musée que la rue ; et ses furieuses ébauches, que nous admirons, ne furent toujours, pour lui, que le prolongement de ses promenades dans Paris. Il aimait la vie, il croyait en elle, avec des adorations de brute. Il semble qu'elle soit de lui, cette pensée de Vallès : " Je ne salue pas les héros morts, mais les travailleurs vivants ". Il n'a jamais refusé son regard, ni marchandé

son amitié, surtout à ses frères malheureux. Il a peint, d'un cœur gonflé d'émotion, une laveuse chargé de son linge et qui remorque sa gamine, un badigeonneur, suspendu dans l'air, et qui se hisse sur la corde à nœuds, un ouvrier assassiné, un soir d'émeute, dans son taudis. Il a dû murmurer plus d'une fois, en lui-même, la parole de John Constable : " Je n'ai jamais vu une chose laide dans ma vie. " Laide, c'est-à-dire indigne d'être observée, indigne d'être représentée "...

M. Nazzi cite le mot de Baudelaire : " Comme artiste, ce qui distingue Daumier, c'est la certitude : il a une mémoire merveilleuse et quasi-divine qui lui sert de modèle. "

Plus loin, M. Nazzi écrit encore :

" Il ne faut pas être grand psychologue pour découvrir qu'un esprit de bonté inspire et traverse tout l'œuvre de Daumier. Ce grand créateur était un cœur simple, une âme tendre. Comme on le sent accessible à toutes les pitiés, ouvert à toutes les souffrances ! Ceux qui l'ont connu ont témoigné de sa loyauté, de sa générosité, de son désintéressement. Il est réconfortant qu'un si furieux torrent de rire et de malice soit venu d'une source si pure. Daumier était bon, comme on l'est dans le peuple, instinctivement, avec prodigalité, et non sans brusquerie. Aucune complication chez ce bonhomme épais, d'intelligence vive et d'intuition fulgurante et si perçante ! Un brave homme, pour tout dire, comme on n'en fait plus, sentant bon le travail, la bonté et la probité ! On rapporte que Préault, le sculpteur, fit appeler son vieux camarade Daumier, à son lit de mort, et se confessa des fautes de sa vie à celui qui, pour tant de gens, n'était qu'un amuseur. "

*
* *

D'un article de M. Auguste Aumaître sur l'*Unité d'Expression* (dans la *Renaissauce Contemporaine* du 24 Août) :

" Il faut donc nous pénétrer de cette vérité que dans un poème chaque personnage, chaque geste, chaque passion est éclairée par l'idée supérieure du poète, qu'ils ne sont que les

8

diverses figures d'une force unique, et que de même qu'une flamme cachée produit des éclats et des ombres, cette force s'oppose à elle-même sans cesser d'être elle-même. C'est la même âme qui anime le Cid et Chimène, Polyeucte et Sévère, Andromaque et Hermione, Athalie et Joad ; sous des formes différentes, le souffle créateur de l'écrivain jaillit, partout brûlant du même feu ; sous des sentiments contraires, il parle le même langage, ses imprécations gardent le charme de ses soupirs, et sa haine a des cris qui ressemblent à ceux de son amour.

Il est une loi que notre époque semble avoir complètement oubliée : c'est celle de l'unité d'expression. Une œuvre a son expression comme un tableau à sa lumière. Les Evangiles ont leur langue propre, commme les Chansons de Geste, comme les épopées, comme les Chroniqueurs, comme les Tragiques français...

Le réalisme a voulu voir les hommes et les choses tels qu'ils sont en dehors de nous ; il a voulu les faire vivre de leur vie propre et indépendante ; logiquement il a créé la multiplicité des langages où régnait l'unité, à chacun il a donné son expression particulière ; à ce chant qui s'élevait si haut au-dessus de la clameur des hommes qu'il ne renfermait plus que ce qu'elle avait de divin, il a substitué la multiple voix des foules inconscientes et des hommes déchus. On a tourné en dérision la phrase pompeuse des classiques et les marchands ont envahi le Temple. Il fut entendu qu'un paysan parlerait comme un paysan, un égoutier comme un égoutier ; on a introduit dans l'art le jargon du Palais, le jargon des salons, les phrases d'atelier, les épices de la langue verte ; on a poussé la conscience jusqu'à donner aux provincaux l'accent de leur terroir, aux juifs leurs consonnances germaniques. Au lieu de ce sublime dialogue des Tragiques où ce ne sont plus les voix mais les âmes qui parlent, on nous a offert des conversations quelconques où l'esprit le dispute à la banalité..."

* * *

Durendal (Août 1911) publie une étude de M. Georges

Legrand sur *L'Art d'après Ernest Hello*. Du chapitre consacré à "la critique" nous extrayons ces lignes :

Hello commence par mettre en valeur l'importance et la dignité de la critique.

Son importance et sa dignité apparaissent dans toute leur splendeur si l'on réfléchit à cette phrase écrite par Hello : " La critique est la conscience de l'Art."

La critique, c'est donc l'intelligence et le jugement des œuvres d'art.

Sans la critique, l'artiste ne se connaît pas pleinement lui-même, il n'a pas une idée exacte de sa force, de sa faiblesse, de ses qualités, de ses défauts. Sans la critique, le public ne se rend compte ni de la valeur réelle des diverses œuvres et des diverses écoles, ni de leur genèse, de leur enchaînement, de leur influence. Sans la critique, l'artiste et le public risquent de s'égarer dans l'illusion de leur fantaisie.

La critique n'est donc pas cette hargneuse et rébarbative figure sous les traits de laquelle le peintre Wiertz la représentait ou plutôt la caricaturait.

Mais, en fait, les critiques s'inspirent-ils toujours de cet idéal de la critique ? Hélas ! non. Hello le constate et l'avoue.

" La critique telle qu'on la pratique habituellement, dit-il, est une bavarde lâche et complaisante, qui ne sait parler, ni ne le peut, ni ne l'ose."

*
* *

De *la Semaine Littéraire* (16 Septembre) :

" Heureux les petits Anglais ! Ils ont entre les mains, pour la rentrée des classes, un manuel rédigé tout exprès à leur intention, non point par quelque pion appliqué, mais par l'un des premiers écrivains de leur pays, par le poète Rudyard Kipling. Et le grand écrivain impérialiste, qui est le plus chaud des patriotes, a su se mettre admirablement à la portée des écoliers en leur contant les fastes de leur race au cours d'une longue et belle histoire.

Le livre a pour titre : *A School History of England*, par

C. R. L. Fletcher et R. Kipling (Oxford, Clarendon Press, 1911). Il est composé comme un beau poème et il ne contient, pourtant, que des faits exacts ; mais un large lyrisme s'y met à la portée des jeunes lecteurs. Les machines y chantent, et les vaisseaux y parlent : " Nous sommes tout sur la terre, hormis Dieu ", chantent les machines ; " nos fumées peuvent, sous vos yeux, monter jusqu'au ciel, elles s'évanouiront pourtant et les étoiles luiront encore, car malgré notre puissance, notre force, nos dimensions, nous ne sommes que les enfants de votre cerveau. — " Où allez-vous, ô grands navires, avec le charbon d'Angleterre, sur les océans salés ? " demandent les enfants. Et les navires répondent : " Nous allons chercher votre pain et votre beurre, les bœufs et les porcs, les moutons, les œufs, les fromages ". — " Et s'il vous arrive quelque chose sur la grande mer salée, ô beaux bâtiments ? " — " Alors vous n'aurez ni café, ni produits pour vos collations, vous n'aurez plus, pour votre thé, ni gâteaux, ni sucre, etc. "...

Ce livre d'école est un hymne à la grandeur de la patrie. Heureux les petits Anglais ! "

*
* *

Art et Décoration (N° d'Août) publie une étude très documentée de M. Roger Marx sur *Emile Gallé*, le glorieux chef de l'Ecole de Nancy. De belles reproductions des œuvres de Gallé illustrent ces pages.

*
* *

ERRATUM :

Dans le poème de Coventry Patmore : *Vesica piscis*, paru dans notre dernier numéro, page 306, ligne avant-dernière, lire : *ou* au lieu de *on*.

Le Gérant : André Ruyters.

Imp. The St. Catherine Press Ltd., Bruges (Belgique).

SOMMAIRE du No 32.

SOMMAIRE du No 33.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOUGAULT, 77, Boulevard St.-Germain.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
BRIQUET, 32, Boulevard Haussmann.
COMMAILLES, 1, rue Auber.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
CRES, 3, Place de la Sorbonne.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FEUILLATRE, 8, Boulevard Denain.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
" 10, Boulevard des Italiens.
" Galeries de l'Odéon.
" 36, Avenue de l'Opéra.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte
GATEAU, 8, rue Castiglione.
LAROUSSE, 58, rue des Écoles.
LEMERCIER, 5, Place V. Hugo.
" Galerie Vero Dodat.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MAYNIER et BRIMEUR, 54, rue de Seine.
MEA, 1bis, rue du Havre.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
SAUVAITRE, 72, Boulevard Haussman.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TARIDE, 18, Boulevard St.-Denis.
TASSEL, 44, rue Monge.
WEILL, 60, rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares.